

■ Presse jeunesse et revues de BD

La presse jeunesse, une singularité française ! Le secteur attire plus de neuf millions de lecteurs âgés de 1 à 19 ans qui se partagent entre quelque trois cents magazines. De la presse de bande dessinée à la presse d'actualité, en passant par la presse documentaire, généraliste, ..., il y a des périodiques jeunesse pour tous les âges et pour tous les goûts.

édito

Apparue à la fin du XVIII^e siècle, cette presse s'est développée à la fin du siècle suivant grâce aux grandes maisons d'édition. Bastion catholique, la région a produit plusieurs périodiques pour les enfants grâce à Desclée, de Brouwer. Plus tard, les quotidiens régionaux ont tenté à leur tour de séduire les plus jeunes. Ils ont repris une formule éprouvée ou créé leur propre périodique pour

les jeunes lecteurs comme le prouvent les exemples, à la fin du XIX^e siècle, du supplément illustré de *L'Écho du Nord*, après la Libération du *Petit Canard* encarté dans le magazine *Entre nous* édité par *Nord Matin*, puis dans les années 90 de *Mon Journal*, créé par *La Voix du Nord*. Pendant des dizaines d'années, tout en gardant l'objectif de former de bons chrétiens, les journaux de patronage ont tenté également de distraire les enfants par des histoires édifiantes, des jeux de l'esprit, ... Avec souvent bien des difficultés, des jeunes ont souhaité prendre en main leur presse, comme à Hazebrouck avec la création de *Double J*. Ce numéro de *L'abeille* se propose de s'arrêter sur ces exemples de presse jeunesse qui, sans aucun doute, aurait pu être examinée sous bien d'autres angles et pourrait faire l'objet d'autres articles.

Des mangas aux comics en passant par les séries historiques, plus de 5000 albums de bandes dessinées sortent annuellement en France. Reléguée au rang de lecture pour les plus jeunes, la bande dessinée, en multipliant les genres, a conquis tous les publics. Les éditeurs de revues de bandes dessinées de la région ont travaillé pour les jeunes, mais ils n'ont pas été les derniers à s'intéresser aux adultes. C'est ce que l'on découvre dans la deuxième partie de cette 28^e livraison avec une longue et très documentée étude de Bernard Grelle sur l'édition des revues de bandes dessinées dans la région. Si certaines maisons d'édition ont eu des existences chaotiques voire éphémères, le Nord compte aujourd'hui encore un beau fleuron avec Ankama, installée à Roubaix.

J.-P. V.

● Le supplément illustré de L'Écho du Nord

Par B.-M. Farniers

La presse enfantine apparaît en France à la fin du XVIII^e siècle avec des périodiques qui restent sous l'influence du livre, tel *L'Ami des enfants* de Berquin (1782-1783). Sous la Restauration, on compte une douzaine de titres, dont *Le Bon Génie*, qui marque la transition entre le livre et le périodique. Son responsable, Pierre de Jussieu, innove, en incorporant des variétés, des jeux, des charades, des logogripes, et en lançant des concours d'écriture, les gagnants voyant leurs compositions publiées. Le prix de l'abonnement, très élevé (22 francs l'an), réserve cette publication aux enfants de la haute



● La Une du premier numéro du supplément illustré de *L'Écho du Nord* en 1898.

● *Mame* lancée à Tours en 1894, où l'on trouve des illustrations de Robida, Job ou Mucha... Mais je n'ai rien trouvé de tel dans notre région, qui est assez pauvre en publications périodiques pour les enfants avant la Première Guerre mondiale, si l'on excepte les publications catholiques de Grammont et Desclée, de Brouwers et C^{ie}, qui font l'objet d'un autre article, et les journaux de patronages.

■ Le cours V.S. Lucienne, publication lilloise

● Faisons d'abord un sort aux publications scolaires. Parce qu'il n'en existe pas de col-
● lection dans la région, parce qu'il est douteux que les enfants se soient rués sur *Le*
● *Cours V.S. Lucienne: publication scolaire à l'usage des enfants de 6 à 9 ans*. La
● Bibliothèque nationale de France (BnF) conserve les livraisons parues de novembre
● 1905 (deuxième année de parution) à juillet 1906. Cette revue s'est-elle interrompue à
● cette date? Elle a pourtant eu des continuateurs: on trouve à la médiathèque de Lille

Le supplément illustré de L'Écho du Nord

une collection de bulletins portant un titre assez semblable : *Le Cours élémentaire : morale et instruction civique, histoire et notions de géographie, sciences élémentaires et agriculture, arithmétique, système métrique, géométrie, langue française : grammaire et composition*, dont la 16^e édition est parue chez C. Robbe en 1925. Tout cela semble destiné aux instituteurs plutôt qu'aux enfants.

■ Nos Jeudis

En consultant *Nos Jeudis : journal des patronages*, édité à Roubaix entre 1910 et 1914 mais diffusé ailleurs dans la région², on peut lire cette admonestation : «Avis aux parents et aux enfants : la lecture, c'est la nourriture de l'esprit. Si les enfants lisent de mauvais livres ou de mauvais journaux ils vont s'empoisonner l'âme (n° 10, août 1913)». Et le périodique de donner une liste de journaux à proscrire, parmi lesquels *Le Cri-cri*, *L'Écho du Nord (supplément illustré)*, *L'Épatant*, *Fillette*... *Le Supplément illustré de L'Écho du Nord*? J'ai voulu en savoir plus!

■ Le supplément illustré de L'Écho du Nord

Avant la Grande Guerre, et après encore, *L'Écho du Nord* ajoutait à son numéro du dimanche un supplément illustré, dont la consultation des histoires en images devait être beaucoup plus amusante pour les enfants que le *Cours V.S. Lucienne!* Ledit supplément était une reprise de *L'Illustré national* de Jules Tallandier (Paris, 1899-1914). On trouve à la médiathèque de Lille les années 1898 à 1907, et à la médiathèque de Roubaix des numéros du même supplément à partir de 1908, la collection s'interrompant en 1923, avec il est vrai un manque assez important entre 1913 et 1921. On peut cependant se faire une idée assez précise du contenu de ce périodique.

Le 12 février 1898, Gustave Dubar avertit par lettre circulaire ses abonnés qu'ils recevront gratuitement avec leur journal du lendemain le premier numéro du nouveau supplément illustré de *L'Écho*. Il sera en couleurs (en fait, seules les première et dernière pages sont «magnifiquement coloriées»), et il contiendra de nombreux dessins, des gravures, de la musique, des amusements de sociétés, des contes et nouvelles «dus aux premiers littérateurs de l'époque». «Tout

concourra, poursuit Dubar, à en faire le journal illustré par excellence de la région du nord». Soulignons tout de suite qu'il ne contiendra jamais, sauf hasard, quoi que ce soit ayant trait à notre région.



Les Pieds Nickelés obsédaient l'abbé Bethléem.

Le premier numéro se présente ainsi : en une, une illustration en couleurs pleine page : «Émile Zola à la cour d'Assises»; à l'intérieur une nouvelle, *Le Roi du saut*, avec quatre illustrations en noir et blanc; une histoire dessinée en quatre cases sans parole; une autre histoire en quatre cases *Effets de neige* (un lion se transforme en homme qui boit); un dessin humoristique; enfin en page 8 une autre illustration pleine page en couleurs montrant le chantier de l'exposition internationale de 1900. Rien qui puisse vraiment attirer l'attention des enfants. Le numéro 37 (10 novembre 1899) se présente de la même façon, en une un dessin colorié pleine page sur «Le drame du Soudan», un autre en dernière page sur les vendeurs de journaux à Paris. Les lecteurs ne le savent pas encore, mais leur vie va changer!

La livraison suivante présente toujours en première page un dessin d'actualité, mais la dernière page est occupée par un dessin humoristique colorié. Le numéro 39 remplace le dessin de dernière page par une bande dessinée de six cases sans parole. Le numéro 41 ose un dessin humoristique en première page, et une bande dessinée, toujours six cases sans parole, en dernière page. Le 12 novembre 1899, on trouve un dessin

humoristique en première page, une bande dessinée, *Le Repos du dimanche du chef de famille*, en noir et blanc, en page 2; les pages 4 et 5 sont remplies de dessins humoristiques; la page 6, sous la rubrique «Théâtre», présente la pièce *Robinson Crusoé* telle qu'elle est jouée au Châtelet en treize bandes de dessins. Enfin, le 19 novembre 1899, on joint à *L'Écho* un numéro spécimen gratuit du nouveau «Supplément»: format plus petit, pages 1 et 8 coloriées, dessins humoristiques pages 4 et 5, deux histoires-textes illustrées, des dessins humoristiques dans les pages restantes. Le supplément illustré de *L'Écho du Nord* a presque terminé sa mue, et les enfants, du moins les plus âgés, doivent commencer à s'y intéresser: le supplément commence à ressembler à leurs journaux illustrés.

Sautons au numéro du 1^{er} novembre 1903. La couverture s'orne d'un dessin pleine page en couleurs, signé Francisque Poulbot³. Pages 2 et 3, quatre dessins, deux récits en quatre cases, un jeu concours et de courtes anecdotes; pages 4 et 5, quatorze dessins et quatre «bandes dessinées» en deux, quatre ou six cases; pages 6 et 7 de la publicité, et enfin, page 8, un dernier dessin en couleurs pleine page. Les suivants reprennent cette formule, avec l'apparition d'une page en couleurs le 13 décembre 1903. Le numéro 1 de la 11^e année (1908)⁴ contient, dans ses huit pages, deux histoires en dessins et en couleurs (pages 1 et 8) et trois gags en quatre ou six dessins. Les dessinateurs font même des efforts de mise en page: on trouve dans le numéro suivant une histoire en sept dessins disposés en croix, plus deux agrandissements de détails dans des oculi inclus dans les vignettes correspondantes. Dans le numéro trois, un gag en neuf dessins retient l'attention: les cases sont disposées en pyramide à gradins ou en «fronton à pas de moineaux» (deux cases sur la première ligne, trois sur la deuxième, quatre sur la dernière). La livraison du 12 avril 1908 (11^e année, n° 15) ne comporte pas moins de six pages de récits en dessins, dont une histoire sur deux pages. Le numéro du 8 novembre comporte «Les sports à la caserne», une histoire courant sur cinq pages (59 cases). On trouve en 1913 une histoire à suivre sur huit numéros au moins (la collection de la médiathèque de

Le supplément illustré de L'Écho du Nord

Roubaix s'interrompant avant la fin de l'histoire). Cette fois, le supplément vise bien les enfants, même si les histoires comportent beaucoup de militaires.

■ **Condamné par l'abbé Bethléem**

J'hésitais malgré tout à ranger ce supplément illustré de *L'Écho du Nord* parmi les publications pour enfants. La lecture de l'article «Les journaux pour enfants et adolescents⁵» paru en novembre 1912 dans *Romans-revue: guide de lecture*, le mensuel⁶ édité par l'abbé Bethléem à Lille, dans lequel le supplément illustré de *L'Écho du Nord* est mentionné nous a conduit à le faire. Rappelons que l'abbé Bethléem, l'animateur de *Romans-revue*, est né à Steenwerck. *Romans-revue* était très consulté, et pas seulement dans les sacristies, les écoles privées et les institutions religieuses; beaucoup de bibliothèques laïques l'utilisaient⁷. La revue eut jusqu'à 125 000 abonnés; en décembre 1912, par exemple, cent-vingt exemplaires en étaient diffusés dans la seule ville d'Armentières⁸. Jean-Yves Mollier écrit⁹: «L'abbé Bethléem s'attaqua aux romans, aux poèmes, aux pièces de théâtre mais aussi aux bandes dessinées, tout ce qui était susceptible de corrompre la jeunesse. Ayant commencé sa croisade dans le diocèse de Cambrai, cet ecclésiastique très actif obtint très vite l'appui de sa hiérarchie, et même de la papauté – le pape Pie X le reçut en audience privée en 1912 et qualifia son œuvre d'«*Opus mirificum*» (œuvre magnifique). Le Révérend père Alphonse de Parvillez, un Monsois, collaborateur de la revue et responsable pour le Nord de la France, était devenu le spécialiste des illustrés pour enfants.»

Voici le jugement de *Romans-revue* sur *L'Illustré national*, auquel il renvoie en ce qui concerne le supplément de *L'Écho du Nord*: «Genre burlesque, grotesque, dramatique, policier, satirique. Veut faire rire de tout, hormis de la religion et des institutions protégées par la loi. Valeur littéraire absolument nulle. Les sujets sont bêtebêtes, même ceux qui visent au dramatique [...] La langue est triviale, et même pire puisqu'elle emprunte nombre de mots au vocabulaire des «aminches» et des escarpes. Portée morale nulle, ou dans l'ensemble malfaisante. [...] Au point de vue esthétique, un attentat au bon goût: mauvais papier, dessins sans art; méchantes couleurs. [...] En résumé



Le supplément illustré de *L'Écho* ressemble de plus en plus à *L'Épatant*.

[*L'Écho du Nord*, supplément illustré] n'a rien de recommandable pour personne. Il est inoffensif pour les gens sérieux et avertis qui n'y prendront d'ailleurs aucun intérêt. Pour les enfants et les jeunes gens, il est dangereux, dissolvant; il doit leur être interdit.» Notons que parmi les illustrés à ne pas lire, *L'Épatant* est souvent visé, à cause, en particulier, des *Pieds Nickelés* de Forton, qui a aussi collaboré à *L'Illustré national*. Il est vrai qu'il est difficile, pour un moraliste chrétien, d'approuver la conduite de héros qui vivent de grivèleries, de filouteries et de vols, et passent leur temps à tenter d'échapper aux forces

de l'ordre et au travail régénérateur. Pourtant l'une au moins de leurs aventures, *Les Pieds Nickelés ministres*¹⁰, ridiculisant les élections, la démocratie représentative et au-delà la République, aurait dû plaire aux lecteurs mal «raliés» de *La Croix*.

Bien sûr, il faut relativiser un tel éreintement. *Romans-revue*, arme de l'abbé Bethléem, qui, monté à Paris, n'hésitera pas à prendre à la devanture des kiosques les journaux qui ne lui plaisaient pas pour les déchirer en public, se croyait investi d'une mission divine: obliger écrivains et journalistes à respecter les «bonnes mœurs». On trouvera dans *Romans-revue* des listes de journaux pour la jeunesse à lire ou à proscrire, avec une fixation sur les productions de la «Société judéo-allemande des publications pornographiques¹¹» qu'étaient selon lui les éditions des frères Offenstadt. Plus tard, la revue s'en prendra au «juif hongrois» Paul Winkler, le fondateur de l'agence Opera Mundi, à *Mickey*, que ce dernier avait introduit en France pour le compte d'Hachette, et aux illustrés de Cino Del Duca, *Hurrah!* et *L'Aventureux*. Son antisémitisme, son antimaçonnisme, sa haine de la Révolution française et son «amour du roi» ont limité son audience. Jean-Yves Mollier voit pourtant dans le vote de la loi de 1949 sur les publications pour la jeunesse le triomphe (posthume) de ses idées.

B.-M. F.

1. *La Civilisation du journal: histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*, Paris, Nouveau Monde, 2011, 1762 p. Voir p. 566.
2. Grelle Bernard, *Catalogue commenté de la presse roubaissienne 1829-1914*, Roubaix, Lire à Roubaix, [2004]. 221 p., *Les Cahiers de Roubaix*, n° 10, p. 217-218.
3. Francisque Poulbot (1879-1946). Dessinateur, réformé en 1915, il dessine nombre d'affiches et de dessins patriotiques, ce qui lui vaut d'être assigné à résidence pendant l'Occupation. L'un des créateurs de la commune libre de Montmartre. Surtout connu pour ses dessins de «titis» parisiens, à tel point que son patronyme est devenu un nom commun pour désigner ce genre de dessins.
4. La Médiathèque de Roubaix conserve des numéros de ce supplément à *L'Écho du Nord* datés de 1908 à 1923, celle de Lille de 1898 à 1907.
5. N° 11, 15 novembre 1912, pages 807-820.
6. *Romans-revue, guide de lectures, mensuel, littéraire, pratique*, édité par l'abbé Bethléem. Le numéro 1 est paru chez Masson à Cambrai le 15 mars 1908. La revue sera ensuite éditée à Sille-Noble, ensuite à Lille (vers 1911), enfin à Paris. À partir de 1919, *Romans-revue* devient *La Revue des lectures*. Elle paraît au moins jusqu'en 1947.
7. Une collection de cette revue fut un des premiers achats effectués lors de la renaissance de la bibliothèque municipale de Roubaix en 1959.
8. *Œuvres catholiques et sociales: Armentières, Armentières, Bette-Caux*, 1913, 95 p. Ici, p. 79.
9. Mollier, Jean-Yves, *La mise au pas des écrivains - L'impossible mission de l'abbé Bethléem au XX^e siècle*, Fayard, 2014, 510 p.
10. Voir *L'Épatant* à partir du 11 janvier 1912.
11. *La Croix*, 29 juillet 1913.

Deux musées, un ange et des almanachs pour les enfants catholiques

Par B.-M. Fargniers

Avant 1914, les publications «régionales» pour enfants les plus nombreuses sont incontestablement les publications catholiques. Je n'ai pu consulter ni l'*Almanach illustré des écoles et des œuvres de jeunesse*, publié à Paris et à Lille, dont l'édition pour 1873 est conservée à Paris, ni l'*Almanach de la jeunesse chrétienne*, un petit in-16 édité par Grammont à Lille (la bibliothèque nationale ne dispose que de l'année 1897), ni non plus l'*Almanach de Saint-Antoine de Padoue*, (un in-16 également), qui a paru de 1896 à 1908 au moins, et s'est appelé *Almanach antonien des enfants* pour la seule année 1903. On peut y ajouter *La Revue du très Saint-Sacrement*¹ «recommandée aux enfants pieux», dont les bureaux sont à Tourcoing, et *Le Chansonnier des demoiselles: almanach chantant pour la présente année*, publié à Lille en 1813 pour 1814. Je n'ai pas trouvé de collections de ces titres dans la région, bien qu'ils soient conservés à la Bibliothèque nationale.

■ Le Musée des enfants

Par contre, j'ai pu consulter des spécimens de deux revues, *Le Musée des enfants* et, grâce à Gallica, *L'Ange des enfants* (incomplet) et de deux almanachs: *L'Almanach des enfants* (1877-1907) et *Le Petit Almanach illustré des enfants des catéchismes et des écoles* (1881-1907?). Et grâce aux notes prises par Jean-Paul Visse à la Bibliothèque nationale, *Le Musée des jeunes filles* ne restera pas inconnu.

On trouve à la médiathèque de Roubaix, un volume dans lequel les douze parutions d'une année du *Musée des enfants* ont été reliées, mais sans leurs couvertures, ce qui ne permet pas de les dater. Ce périodique, dont la BnF conserve vingt et une années (de 1881, première année de parution, à 1907 – sans qu'on sache si c'est là la dernière), est absent des collections de la bibliothèque municipale de Lille. *Musée* doit ici s'entendre au sens du XVIII^e, «lieu où l'on se consacre aux arts, à la poésie», comme dans d'autres titres, par exemple *Le Musée chrétien: journal des écrivains et artistes*

catholiques, ou *Le Musée de la littérature et des arts: lectures des familles*, revues à peu près contemporaines.

Le Musée des enfants est un mensuel – en partie lillois – pour enfants sages, édité sous le patronage de la Société de Saint-Augustin par la maison Desclée, de Brouwer², installée alors à Paris, Lille et Bruges. Sorti des presses de Saint-Augustin de Lille, ce mensuel de trente-deux pages très bien imprimées, qui deviendront seize pages tous les quinze jours en 1901, est d'aspect moins rébarbatif que beaucoup d'autres périodiques pour enfants ou plutôt pour adolescents de l'époque. D'après une publicité, on y trouve chaque année «quarante gravures en plusieurs teintes», et environ cent vingt-cinq gravures en noir et blanc. Le gérant de la publication se nomme C. Cainne. L'abonnement annuel coûte six francs dans le volume consulté. À partir de 1899 ou 1900, l'almanach porte un *Imprimatur*³, avec la signature de J.-B. Carlier, vicaire général du diocèse de Cambrai.



Le Musée des enfants est reçu avec enthousiasme dans les milieux catholiques.

Dans le volume trouvé à Roubaix, la livraison de janvier s'ouvre sur une vie de saint François de Sales (vignette et lettrine), dans une rubrique intitulée «L'enfance des saints»; puis on trouve

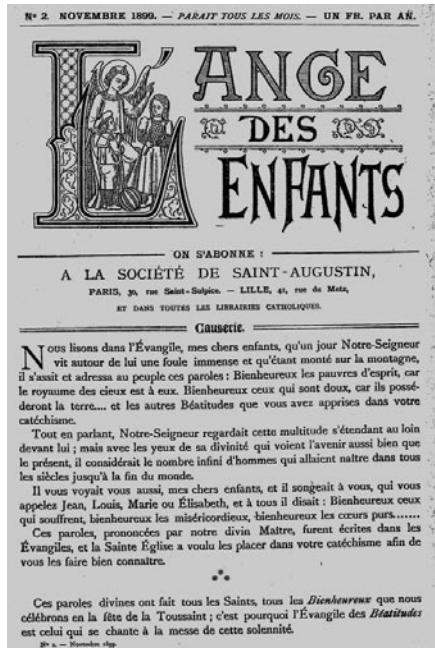
une historiette avec deux illustrations, une note biographique illustrée sur Du Guesclin, le début d'une chronique sur «La France pittoresque» avec une vue pleine page de Pornic rehaussée de couleurs, une ronde pour enfants, une chanson notée (*ABCD, je veux apprendre à lire* – qui ne peut s'adresser au public de la revue, nécessairement composé de bons lecteurs), des jeux et un concours. Et puis une histoire en images, quatre vignettes enchâssées dans un texte très court, plus tout à fait une histoire illustrée, mais pas encore une bande dessinée. Le contenu de la livraison de novembre est distribué selon le même modèle; une vie de saint Stanislas, «Les ruines de l'abbaye d'Orval» avec illustration pleine page rehaussée de couleurs, «La fête du rouge-gorge», article qu'on retrouve dans *L'Almanach des enfants* avec les mêmes illustrations, mais sans les rehauts de couleurs, «La France pittoresque: le lac du Bourget» avec deux illustrations colorisées, un appel aux enfants catholiques pour le jubilé du pape Léon XIII, deux chansons notées, un article sur «Les enfants de tous les pays: leurs mœurs, leurs jeux, leurs écoles», des «Variétés» et des jeux et concours: *Le Musée* publie une gravure, et demande à ses lecteurs d'écrire sur la situation représentée, les meilleurs travaux étant publiés.

Dans le volume examiné, *Le Musée des enfants* fait appel à des écrivains connus tels Léo, nom de plume de Laure Surville, sœur de Balzac, (certains romans de *La Comédie humaine* auraient été écrits «à quatre mains» par le frère et la sœur); au polémiste catholique Louis Veillot, fondateur de *L'Univers*, à Hippolyte Audeval (1824-1878), journaliste, romancier et homme de théâtre, qui a collaboré à *La Patrie*, à *La Revue contemporaine*, à *La Semaine des familles*, etc.; à Marie de Gentelles, dont Desclée, de Brouwer et Cie a publié plusieurs romans, et qui est responsable de *L'Almanach des jeunes filles*⁴; à Hortense Barrau, auteure de plusieurs livres pour enfants; à Lucie des Ages (1845-1933), à qui on doit de nombreux contes moraux, dont le seul qui méritait

Deux musées, un ange et des almanachs pour les enfants catholiques

d'être sauvé, *La Destinée*, a été réédité en 2009. Les signatures de la plupart des dessins sont illisibles. Pourtant on peut signaler les contributions du Québécois Palmer Cox (1840-1924), qui fut charpentier, poseur de rails et vécu à Panama, San Francisco et New York, où il commença une carrière d'illustrateur de livres pour enfants (il est surtout connu pour avoir créé les «Brownies»): les dessins de l'histoire illustrée du numéro de janvier lui sont dus. Un autre illustrateur, C. Chassevent, travailla également pour *Le Tour du monde*; on peut y ajouter Louis Wain, illustrateur anglais, connu pour ses dessins anthropomorphes d'animaux, en particulier des chats.

Dans les milieux catholiques, on accueillait *Le Musée des enfants* avec enthousiasme. *L'Univers*, le journal ultra-catholique et antirépublicain de Veuillot, écrit: «C'est fort bien de récréer et d'instruire les enfants, et de venir en aide aux parents dans l'œuvre difficile de l'éducation. Il ne manque pas de journaux et de magasins qui prétendent et croient se proposer ce but. Ce qui distingue entre tous *Le Musée des enfants*, c'est qu'il veut être un journal "d'un caractère nettement chrétien". La récréation, la morale, l'honnêteté ne lui suffisent pas: il fait appel tout directement au Bon Dieu, et demande sa bénédiction pour réussir à faire une œuvre vraiment utile. Ce caractère chrétien, ce désir de plaire à Dieu, de récréer et d'instruire les enfants sous le regard de Dieu et dans le sein de l'Église catholique, doit faire une place à part au *Musée des enfants*, et donne une valeur particulière à chacune de ses livraisons. Avons-nous besoin de conclure que nous recommandons tout particulièrement *Le Musée des enfants*, et que sa place nous paraît devoir être marquée dans toutes les maisons qui reçoivent *L'Univers*, surtout dans celles où il y a des enfants?» Notons que le journal semble recommander l'achat du *Musée*, même dans les familles sans enfants... Et le *Polybiblion*⁵ n'est pas en reste: «Nous signalons à l'attention toute particulière des familles chrétiennes *Le Musée des enfants*, publié sous les auspices de la Société de Saint-Augustin par la maison Desclée, de Brouwer et Cie. Instruction, éducation, édification, délassément et plaisir, tout cela s'y trouve réuni. Nous aimons à nous persuader que ce recueil fournira



L'Ange des enfants paraît tous les mois à partir de novembre 1899.

une longue carrière; le contraire prouverait tout simplement qu'il n'y a plus en France ni convictions religieuses, ni morale, ni goût. Heureusement nous n'en sommes point-là: aussi *Le Musée des enfants* nous semble-t-il appelé à un vrai succès – qu'il mérite et que nous lui souhaitons⁶.»

■ Le Musée des jeunes filles

Le Musée des jeunes filles, devenu en 1901 *La Revue illustrée de la jeunesse et Musée des jeunes filles*⁷, ne figure pas non plus aux catalogues des bibliothèques de la métropole. Grâce à un placard publicitaire, nous savons que ce périodique était un «nouveau journal pour la famille», un mensuel de trente-deux pages, illustré de nombreuses gravures, bourré de récits variés, instructifs et amusants, de musique, de nouvelles et de modèles d'ouvrages de broderie et de couture.

La revue est imprimée à Lille, mais l'administration navigue de Bruges à Paris, en passant par Lille selon les années. La revue a donc paru de 1890 à 1907, en adoptant un titre nouveau en 1902. Le gérant est le même que celui du *Musée des enfants*, C. Cainne. La responsabilité éditoriale est confiée à Mme Marie de Gentelles. Lorsque les couvertures ont été conservées, en 1898 par exemple, la deuxième de couverture est réservée à la publicité de la Société Saint-Augustin, la

troisième et quatrième de couverture à la réclame de produits de consommation – on ajoute parfois un encart de quatre pages pour augmenter la surface consacrée à ladite réclame – : timbres de collection, vin, phonographes et gramophones, fabrique de bouchons, photographie, couronnes mortuaires, etc., toutes ces publicités, indispensables dans une revue destinée aux jeunes filles!, sont payées par des maisons de Paris. Enfin le prix de l'abonnement diminue dans le temps, passant de 12 à 6 F en quelques années.

Chaque page comporte un titre courant, et le texte, imprimé sur deux colonnes séparées par un filet, est encadré par un double liseré rouge décoré de quelques fleurs de lys. Chaque mois, ce sont donc trente-deux pages qui sont offertes aux lectrices; et la pagination est continue pour l'année.

Chaque numéro commence par une vie de saint(e); le titre est dans un encadré décoré, et le texte commence par une lettrine. Dans le premier numéro de la première année, la rédaction s'est sentie obligée d'expliquer le choix d'une vie de saint(e) pour ouvrir le volume: «La piété est utile à tout. C'est une des maximes les plus vraies de la vie chrétienne, et nous ajoutons en commençant cette publication: comme la piété, la Vie des saints est utile à tout. Nous n'aurons pas de peine à faire admettre cette vérité à nos lectrices; elles la toucheront du doigt, sans qu'il soit besoin de démonstration, dans la suite de nos livraisons où nous donnerons la première place, chaque mois, à un saint, à une sainte célèbre dans le monde ou à une des fêtes de l'Église. Elles y puiseront tout d'abord un aliment pour la piété: contempler les saints dans leur vie, les étudier, les aimer, c'est le chemin pour arriver à les imiter ensuite. Mais encore, la Vie des Saints, si intimement liée à la vie de l'Église et à la marche du monde, leur apprendra l'histoire. Cette histoire, écrite souvent par des maîtres, leur apprendra la belle, la vraie littérature. Et l'art? Il a été pendant de longs siècles – les meilleurs – consacré presque tout entier à glorifier les saints. Nous verrons les chefs-d'œuvre glorifier les saints dans toutes les directions de l'art: les monuments d'architecture, la peinture, la sculpture. Mais voilà que nous commençons la démonstration que nous ne voulions pas faire, la lecture du premier arti-

Deux musées, un ange et des almanachs pour les enfants catholiques

cle du Musée devant démontrer elle-même, chaque mois, ce que nous avançons: que la Vie des Saints est utile à tout. Venons-en à la pratique.» Chaque vie est illustrée par une vignette.

Après cette note hagiographique, on trouve un article sur Marguerite de Valois, page d'histoire empruntée aux *Marguerites françaises* de M. Stofflet⁸: «Elles ne furent pas toutes irréprochables, ces “Marguerite”; c'est assez dire que ce livre, écrit d'ailleurs dans un très bon esprit, n'est pas précisément fait pour nos jeunes lectrices». Cet article est orné de portraits. Puis vient une nouvelle, *Le Rêve d'Élisabeth*, de Marie de Gentelles⁹, suivie d'une mélodie de Schumann; on trouve ensuite un autre récit, *La Cousine Aglaé* de Camille de Boissonnet, et un texte de Gustave Droz¹⁰ *Les confitures*. L'art n'est pas oublié, grâce à une «causerie artistique sur les Catacombes, illustrée d'une carte des environs de Rome avec l'indication des voies romaines et des principaux cimetières chrétiens». On y a ajouté des photos du tombeau de Cecilia Metella et du Columbarium des Scipions.

Si l'on regarde le sommaire d'une l'année, on voit que le périodique est très structuré, avec les rubriques que nous venons d'énoncer: Vie de saint(e), Page d'histoire, Récits et nouvelles, Faits divers, Hygiène, Musique, Causerie artistique, Poésie, Modèles de broderie, Variétés. Le parti éditorial est en fait calqué sur *Le Musée des enfants*, dont la formule était bien rodée, après neuf ans de publication.

La revue se veut à l'écoute de son public, grâce au «Courrier des lectrices». Elle réaffirme sa volonté d'être gaie et sérieuse; elle annonce par exemple la publication d'une petite pièce amusante, agrémentée de musique. Pour répondre à une demande, elle va également introduire un bulletin bibliographique; et le côté utile des travaux manuels sera développé: en sus de la broderie elle va introduire des articles traitant de la peinture sur porcelaine, sur étoffe, sur papier et sur parchemin.

■ L'Ange des enfants

En octobre 1899, la Société de Saint-Augustin lance un nouveau périodique, *L'Ange des enfants*, qu'elle destine aux plus jeunes. Ce mensuel (les promoteurs espéraient passer très vite à un rythme

hebdomadaire) de huit pages, qui est absent des catalogues de la BnF et de la bibliothèque de Lille, est imprimé à Lille. Le gérant en est G. Stoffel. Il ne semble pas que cette revue ait vécu bien longtemps. Le prix de l'abonnement annuel était de 1 franc.

Une reproduction du numéro 2 insérée dans le *Catalogue des almanachs, calendriers et agendas de la Société de Saint-Augustin pour 1900* permet de se faire une idée de son contenu. En première et deuxième pages, une «causerie» sur les



L'Almanach des enfants est édité par Desclée, de Brouwer dès les dernières années du XIX^e siècle.

Béatitudes («Bienheureux les pauvres en esprit, car le royaume des cieux est à eux. Bienheureux ceux qui sont doux, car ils posséderont la terre, etc.»); en pages 3 et 4 une histoire en dessins, «L'étude interrompue», huit cases et des légendes minimalistes; en pages 5 et 6 un conte, avec une illustration, suivi d'historiettes pour rire; enfin en pages 7 et 8 une histoire à suivre, «Histoire d'un petit ramoneur», due à Émilie Mathieu (1818-1904), auteure et compositrice de musique (elle a composé des opéras-comiques sur des livres du père de Las Cases). «Mademoiselle Émilie était profondément croyante et pieuse. Elle a composé bien des motets et contribué au charme des cérémonies religieuses. Je sais qu'à la fin de sa vie elle écrivait de petites comédies pour les patronages», écrit le mémorialiste de Napoléon. Une

partie de son œuvre fut éditée par Desclée, de Brouwer et Cie.

Les fondateurs mettaient beaucoup d'espoir sur de pieux et généreux «zélateurs» de leur revue: «voici un moyen facile de répandre, parmi les jeunes enfants, les bonnes lectures qui trouvent en eux des cœurs si bien disposés, si ouverts aux saines inspirations. C'est la propagation d'un petit journal à très bas prix, fait uniquement pour eux [...] qui leur apportera [...] en un langage simple et clair, quelques notions religieuses, accompagnées de récits amusants et instructifs. Nous souhaitons que ces feuilles soient pour les enfants ce que sont déjà pour les familles les *Petites Lectures*, si connues et si répandues par toutes les personnes qui ont en vu le bien des classes ouvrières.» Desclée, de Brouwer et Cie demande donc aux familles aisées, aux enfants riches, d'acheter en nombre la revue pour la distribuer aux enfants pauvres, par l'intermédiaire des patronages, des écoles et des congrégations. Des remises étaient donc consenties pour les abonnements groupés, de dix-huit abonnements pour 12 francs à cent soixante pour 95 francs.

■ L'Almanach des enfants

Le premier *Almanach des enfants* (pour 1877) est publié par Le Bailly à Paris. Il est sous-titré *Amusements et jeux pour jeunes filles et jeunes garçons; les ombres chinoises*. La première livraison, après l'indispensable calendrier qui justifie l'appellation d'almanach, est toute entière consacrée aux ombres chinoises: une petite introduction historique, avec une citation latine non traduite, indication indirecte du public visé, puis des conseils techniques pour construire son théâtre et découper ses personnages, des textes de pièces, d'abord les classiques (*Le Pont rompu*, et *La Tentation de Saint-Antoine*, que chaque enfant ayant fréquenté un champ de foire connaissait, – les stands des montreurs de marionnettes étant couramment appelées «baraque de Saint-Antoine¹¹»), puis d'autres moins connues, au total cent huit pages de distractions pour les enfants. L'édition pour 1878 est consacrée aux «Compliments, poésies et fables pour fêtes et jour de l'an»; elle est remplie de poésies, de modèles de lettres ou compliments pour toutes sortes de fêtes (Noël, anniversaires, etc.) à adresser à la mère, au père, à la grand-mère, au grand-père, à un

Deux musées, un ange et des almanachs pour les enfants catholiques

oncle, au parrain, au curé, à la Madone, à des parents qui font des sacrifices pour leurs enfants, etc. En bref, l'abrégé d'un manuel de civilité pour les enfants. Tout cela était déjà moins drôle que les ombres chinoises! Les trente dernières pages du volume sont remplies de «morceaux de poésie à copier ou à apprendre pour le jour de l'an ou pour les fêtes», ce qui rappelle furieusement l'école... Dans le troisième volume (1879), Hippolyte Demanet propose des pantomimes pour jeunes garçons, et, logiquement, l'année suivante, des pantomimes pour les petites filles. Et puis il y a une rupture dans les collections de la BnF. On passe directement de l'année 1880 à l'année 1889. L'éditeur de l'almanach n'est plus Le Bailly, mais la Société de Saint-Augustin; il n'est plus imprimé à Clichy par Dupont, mais par Desclée, de Brouwer et Cie à Bruges. Pour 1892, l'almanach est édité et, semble-t-il, imprimé à Lille par la même société, «imprimeur des facultés catholiques». En 1894, c'est un volume «grand in-16 avec filets rouges, orné de quatre vignettes en chromotypie, d'un calendrier en bleu et jaune et de nombreux dessins en noir dans le texte». Le volume est broché sous une couverture en couleurs, et il est vendu 50 centimes. Il semble avoir été imprimé à Bruges. Après le calendrier, qui a gagné en importance (une page par mois, ornée de dessins évoquant des vitraux), l'année 1892 s'ouvre par un article sur les anges gardiens; suit une fable morale qui affirme que les parents souffrent autant que leurs enfants des punitions sévères, privation de dessert et coucher sitôt les prières dites, qu'ils leur infligent; puis des «bons mots», et une biographie de l'abbé Olier, fondateur du séminaire de Saint-Sulpice; suit une autre fable sur la nécessité de garder son âme pure; une fête au château, et nous voilà plongé dans le Moyen Âge, avec un méchant seigneur qui refuse l'hospitalité à un pèlerin. Le premier est alors condamné à errer sans descendre de cheval pendant dix ans, non sans que tous ses commensaux aient été ensevelis sous les ruines de son château qui s'est écroulé: une histoire fort peu chrétienne me semble-t-il... Des conseils pour se remettre des vacances sur la plage de Boulogne; un autre de diététique: se méfier des bonbons, qui peuvent être colorés avec des produits dangereux. On

passé à une note biographique sur sainte Colette. Une historiette drôle, un présage fait au futur pape Pie IX, une poésie sur les chats, des enfants pieux qui fleurissent l'autel de la Vierge, des règles de jeux et deux jeux de dés (!), puis une courte biographie du général Drouot. Suivent une chanson notée, venue de Savoie, une dissertation sur la libellule, une légende, encore un fleurissement de la «Mère Céleste», une chasse aux rats, un conte sur les géants d'Alsace; puis on se moque de la superstition des Chinois; une deuxième histoire de rats, un Noël en Angleterre, et on arrive à une petite dissertation sur le *Credo*, et le volume s'achève sur un poème du comte de Ségur, seul auteur cité. L'année suivante apparaissent des réclames, pour un sirop antiglaireux, pour des livres de prix, pour des vitraux d'intérieur, et pour le fil «Au Chinois», fabriqué par Philibert Vrau¹², dont le nom à cette place n'étonnera personne.

Rien ne rapproche les deux versions de *L'Almanach des enfants*. Ignorant ce qui a conduit la BnF à faire de l'un (Desclée) le continuateur de l'autre (Le Bailly), je me contenterai de souligner le fait.

Les articles, contes, nouvelles et dessins sont rarement signés. Mais quelques textes sont empruntés à des noms connus, Hugo, Lamartine, F. Coppée, Théodore Botrel (le «barde breton», auteur de *La Paimpolaise*; du *Clairon* et de *La Catholique*,...), ou à d'autres moins connus tels Victor de Laprade, professeur à la faculté des lettres de Lyon, académicien et député du Rhône, qui écrit des poésies d'inspiration catholique et royaliste, à l'image de ses maîtres Chateaubriand et Lamartine; Clémentine Louant, écrivaine belge d'inspiration chrétienne, qui a «chanté les fleurs, les oiseaux et les cloches¹³»; l'abbé puis chanoine Aristide Bouloumoy, auteur d'une dizaine d'ouvrages à caractère religieux entre 1885 et le début des années 20; Mgr Roulet de la Bouillierie (1810-1882), membre de l'Académie des jeux floraux de Toulouse, qui fut évêque de Carcassonne, évêque coadjuteur de l'archevêque de Bordeaux à titre d'évêque *in partibus* de Perga; Augusta Coupey (1838-1913), fabuliste, romancière et musicienne; le baron José de Coppin de Grinchamps (1847-1915), un écrivain belge qui jouit d'un relatif succès dans les milieux catholiques (il écrit des

contes pour la revue *Durandal* et *La Revue générale*, ainsi que pour des journaux belges et français); et plus surprenant, Jules Moineaux (le père de Georges Courteline), chroniqueur judiciaire et humoriste.



Une illustration de l'édition 1904 de l'*Almanach des enfants*.

L'Almanach des enfants est très illustré (entre trente et quarante dessins par livraison), mais les signatures sont souvent illisibles. Je n'ai pu identifier de manière certaine que celle de Charles Adolphe Huard (1874-1956), alors au début de sa carrière d'illustrateur. Il a dessiné par la suite pour *Le Journal amusant*, *Le Rire*, *Le Cocorico*, le *Scribner's magazine* de New-York, et illustré une édition des œuvres complètes de Balzac. Il est aussi connu pour ses dessins de Poilus de 14-18.

■ L'Almanach populaire des enfants

L'Almanach des enfants était cher. S'il «est toujours ce coquet volume, d'aspect joyeux et de morale souriante, où s'unissent, pour l'agrément et le profit de son charmant public, la bonne humeur des vignettes, le bon goût des anecdotes et la bonne grâce des conseils», il était tout de même vendu 50 centimes, «défaut capital aux yeux des enfants», et de leurs parents! Selon l'éditeur, ce prix est «trop faible sans doute pour ce [qu'est *L'Almanach*], mais trop élevé «pour ce que les pauvrets» ont d'argent. Aussi Desclée, de Brouwer et Cie créent-ils pour l'année 1895 *L'Almanach populaire des Enfants*, un «volume in-32 de

Deux musées, un ange et des almanachs pour les enfants catholiques

64 pages, orné de nombreuses gravures», en noir et blanc bien sûr. Il est vendu seulement 15 centimes. Mais la société de Saint-Augustin sait bien que diminuer le prix ne suffit pas. Elle adapte donc le contenu à ce nouveau lectorat. Le nouvel almanach est «aussi gai que son aîné, il a même la gaieté plus bruyante, et s'il s'avise d'ouvrir un avis sage, sur tel point à réformer, tel ou tel danger à éviter par ceux auxquels il s'adresse, c'est sans gronder ni sermonner. Il n'ignore pas, qu'auprès du peuple surtout il n'y a de succès qu'à la condition de n'ennuyer pas». On n'est pas plus condescendant.

■ Le Petit Almanach illustré des enfants des catéchismes et des écoles

Le *Petit Almanach illustré des enfants des catéchismes et des écoles*¹⁴ a, selon la notice de la Bibliothèque nationale de France, paru de 1902 à 1914, et a voyagé selon les années de Paris à Lille, de Lille à Lyon, en changeant légèrement son titre. Il était édité par l'Association universelle des enfants catholiques, connue aussi comme la «Croisade de prières des petits enfants de l'Église, pour obtenir du Cœur de Jésus la grâce d'une éducation chrétienne, dans toutes les nations, et les moyens nécessaires pour le maintien des écoles et des œuvres catholiques destinées aux enfants». Gallica met en ligne trois livraisons de cet almanach (1907, 1913, 1914). En 1907, le volume est publié par la librairie H. Mignard de Paris, et la librairie de l'Œuvre de Saint-Charles, rue de la Barre à Lille; il est imprimé à Dijon par L. Humbert-Droz, imprimeur de l'évêché, et la publicité est recueillie à Clamecy. En 1913 et en 1914, Mignard est toujours présent, mais la Société Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie¹⁵, qui est aussi devenue imprimeur, a remplacé l'Œuvre de Saint-Charles. L'almanach de 1914 mentionne qu'il s'agit là de l'édition française, ce qui laisse supposer une ou des éditions étrangères.

Peu d'enfants ont dû apprécier ces almanachs, publiés pour eux par des gens qui n'avaient aucun sens de l'enfance. Prenons l'exemple de l'almanach pour 1914; il compte 80 pages. Outre trois pages blanches ou de couverture, on y trouve treize pages de calendrier, agrémentées d'exhortations pieuses, calen-

drier qui n'oublie pas de donner des indications très utiles aux enfants, tel le comput ecclésiastique (nombre d'or, épacte¹⁶, cycle solaire et indiction romaine), quatorze pages de publicité s'adressant aux parents (beaucoup de médicaments et de remèdes, y compris quelques produits de l'artisanat monacal; même les commerçants ne s'y trompent pas: la maison Dragon-Noiriel recommande «aux lecteurs (?) du *Petit Almanach des enfants*» son huile d'olive (garantie pure!) Les réclames qui concernent vraiment les enfants (beaucoup de livres et de revues) sont tout aussi attirantes: *La Messe des enfants*, «délicieux petit livret très demandé...»; *Jésus vient, préparons sa demeure*; *Le Journal de Marguerite: ou les deux années préparatoires à la communion*, par Mlle V. Monniot, «ouvrage approuvé par Mgr l'évêque de Saint-Denis [...]».



L'Association universelle des enfants catholiques était l'éditeur du *Petit Almanach illustré des enfants des catéchismes et des écoles*.

C'était un livre écrit pour l'enfance, et voilà que toute la famille, cédant à l'entraînement de ses membres les plus jeunes, a ouvert cette délicieuse causerie, pour ne plus la quitter qu'à la dernière page...(!)», sans oublier *Le Messager du très Saint-Sacrement*, «revue populaire», ou *La Revue du très Saint-Sacrement* «recommandée aux enfants pieux», bureau à Tourcoing, et *Le Bulletin de la bonne mort* (sic), etc.

Il faut y ajouter dix-neuf pages de renseignements sur l'Association universelle des enfants: lettres de recommandation

d'évêques et d'abbés, cantique de l'œuvre – noté –, paroles de Mlle Hortense Barrau – qui est l'auteure d'autres chansons à caractère religieux ainsi que de poésies pour bébés ou des saynètes pour enfants, tel *Le Bouquet de fête: saynète pour fête de famille ou pensionnat* –, la médaille de l'œuvre, etc. Restent donc vingt-neuf pages de lecture et d'illustrations: une poésie et deux contes édifiants de Joséphine Payret, qui a publié chez Mame, éditeur catholique à Tours; une exhortation de l'abbé Henri Durand aux petits pour qu'ils prient pour le prochain congrès eucharistique, «Pour les petits enfants: dévotion au Sacré-Cœur», et «Visite au Saint-Sacrement pour les petits enfants», un dialogue entre Jésus et un enfant, deux œuvres de l'abbé Aillaud, deux poésies de Maryelle (Maryelle Lanéry d'Arc, annoncée comme l'illustratrice de la revue en page de titre de l'édition de 1913), le récit d'une révolte dans une école de filles, «Enfants résistant à une loi injuste» (on veut leur faire utiliser un manuel condamné par les évêques, et les petites filles obtiennent qu'on le change pour un bon manuel), historiette suivie immédiatement par une liste d'ouvrages condamnés (des livres de classe dirigés par Alphonse Aulard¹⁷, Albert Bayet¹⁸, etc., et condamnés par les autorités religieuses parce qu'y apparaît «l'esprit de mensonge et de dénigrement envers l'Église catholique, ses doctrines et son histoire»). Puis on trouve deux pages d'anecdotes sur l'école publique et la lutte antireligieuse qu'elle mène: «l'école irrégulière tue les âmes», a déclaré Pie X.

L'almanach pour 1907 comporte un appel pour le vœu national de la France au Sacré-Cœur: «nous engageons vivement nos chers *Associés* [i.e. les enfants membre de l'association] à venir en aide à la *Réparation nationale*, laquelle a pour signe la basilique du *Sacré-Cœur* à Montmartre. Les offrandes doivent être envoyées à M. le trésorier». Dans la livraison de 1913, outre Maryelle et Payret, une auteure régionale, Marie-Josèphe d'Héricault¹⁹ participe aux prières et à l'agitation autour du vœu donnant la France au Sacré-Cœur de Jésus, et à la construction de l'église du même nom, pour expier la Commune et les crimes commis par les Français contre l'Église. Cette dame fut vice-pré-

Deux musées, un ange et des almanachs pour les enfants catholiques

sidente du comité de Boulogne-sur-Mer de la Ligue des femmes françaises, fondée à Lyon en 1901, matrice de la Ligue patriotique des Françaises, créée l'année suivante. Conférencière, elle inquiéta le préfet «à une heure où l'apostolat féminin apparaissait encore aux yeux de certains comme une plaie ou une pieuvre», comme elle l'écrit elle-même. Dans notre almanach, elle se contente d'une historiette où un bébé «a faim du Petit Jésus».

■ Moraliser, instruire et amuser

«Moraliser, instruire et amuser», tels sont les buts des journaux pour enfants dans la deuxième moitié du XIX^e siècle selon Alain Fourment²⁰. Les publications catholiques étudiées ci-dessus ne dérogent pas à ces règles, en y injectant des doses plus ou moins fortes de morale catholique et d'enseignement religieux, doses parfois si fortes comme dans *Le Petit Almanach illustré des enfants des catéchismes et des écoles* qu'elles

tuaient tout plaisir de lire. Pas étonnant qu'au tournant du siècle les enfants se jetèrent – quand on le leur permettait – sur cette nouveauté qu'étaient les illustrés, *L'Épatant*, *Cri-Cri*, *L'Intrépide* ou *Fillette!* Illustrés contre lesquels s'arc-boutèrent parents et clergé, avant de comprendre qu'il valait mieux utiliser à leur profit ces nouveautés pour conserver leur emprise sur les enfants en créant leurs propres journaux de bandes dessinées. Mais ceci est une autre histoire.

B.-M. F.

1. La Bibliothèque nationale connaît ce périodique sous ce titre, édité d'abord à Paris, puis à Tourcoing : *Bulletin de l'œuvre de l'Exposition mensuelle. Organe de l'Agrégation des PP [Pères] du Très Saint Sacrement* (n° 1, septembre 1888) devenu au n° 5 *Le Messager du Très Saint Sacrement. Organe de l'Agrégation des PP [Pères] du Très Saint Sacrement*, qui parut jusqu'en 1914 et reprit sa parution en 1919.
2. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer et Cie, 41, rue du Metz et 33, rue Esquermoise à Lille.
3. *Imprimatur* (qu'il soit imprimé) indique que l'œuvre a été autorisée à la publication par l'évêque du diocèse ou une autre autorité ecclésiastique. Il garantit qu'elle ne contient aucun élément contraire à la foi ou à la morale catholique; il n'indique pas que l'évêque est en accord avec son contenu ou que celui-ci est exact.
4. «Il s'y trouve un peu de tout, mais ce tout est excellent. Il n'en saurait être autrement, puisque l'almanach sort des mains de Mme de Gentelles, l'auteur estimé de tant de publications pour la jeunesse, la biographe des âmes d'élites qui ont embaumé le Sacré-Cœur d'Amiens». (*Les Almanachs, calendriers et agenda de la Société de Saint-Augustin pour l'année 1894*, Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1893, [12 p.]).
5. *Polyblion*, revue de la Société bibliographique de France fondée par le marquis de Beaucourt, le même qui présida à la fondation de la *Revue des questions historiques*, destinée à défendre les points de vue catholiques sur l'histoire. Rienzi écrit de lui : «Monsieur le marquis de Beaucourt n'est pas tendre avec ceux qui touchent à ses Dieux... ou plutôt à ses rois. [...] Aussi ne faut-il pas s'étonner si les idées modernes ne trouvent pas en lui un fervent admirateur.» (*Panthéon des lettres, des sciences et des arts*, 1893).
6. Ces deux textes sont reproduits dans *L'Almanach des enfants pour 1891*, en fin de volume.
7. *Le Musée des jeunes filles*, 1890-1901 [I-XII], Bruges puis Lille, in-4. Remplacé par *La Revue illustrée de la jeunesse et Musée des jeunes filles* en 1902, qui paraîtra jusqu'en 1908, la numérotation étant conservée.
8. Stofflet, Edmond, *Les Marguerites françaises*, Paris, É. Plon, Nourrit et Cie, 1888, in-18. La couverture porte en outre : «Les saintes, les reines, les princesses, les grandes dames, les femmes du peuple». Ce livre est écrit dans un «très bon esprit» : défenseur du trône et de l'autel.
9. On doit à Mme de Gentelles, outre quelques comédies et livres de travaux manuels, beaucoup d'ouvrages à caractère religieux : un *Appel aux jeunes femmes chrétiennes* (traduit en anglais), *Jésus vient, préparons sa demeure : lectures quotidiennes pour les enfants qui se préparent à leur première communion*; *Marie au temple de Jérusalem, modèle des jeunes filles pendant les années de leur éducation*, etc.
10. Gustave Droz (1832-1895), peintre et romancier, reste comme l'auteur d'un formidable succès de librairie, *Monsieur, Madame et bébé* (121 éditions entre 1866 et 1884, traductions en anglais, espagnol, italien, allemand), il a écrit d'autres livres «avec beaucoup d'esprit toujours, mais avec une pointe d'homélie» d'après Jules Clarétie.
11. Grelle Bernard, Andrée Leroux et Alain Guillemin collab., «Petite histoire des marionnettes à Roubaix», *Papiers et marionnettes*, Roubaix, Médiathèque de Roubaix, 1997, p. 13-58. (Catalogue de l'exposition du même nom).
12. Industriel lillois. En 1875, son entreprise emploie 1 500 personnes, pour qui il développe une politique sociale. Il crée une organisation de prière dédiée à l'adoration du Saint-Sacrement, organise le 1^{er} congrès eucharistique mondial (Lille, 1881), il est l'un des responsables de la Société de Saint-Vincent de Paul, participe à la création de l'Université catholique de Lille, de l'Icam. Un procès pour sa béatification a été engagé en 1913. Une bande dessinée retraçant sa vie doit sortir en 2014.
13. Hanlet, Camille, *Les écrivains belges de langue française, 1800-1946*, Liège, H. Dessain, 1946, p. 412.
14. *Petit Almanach illustré des enfants des catéchismes et des écoles*. [“puis” *Organe officiel de l'Association universelle des enfants catholiques*. Édition française], Association universelle des enfants catholiques, (Paris, Lille puis Paris, Lille, Lyon), 1902-1914.
15. Les Éditions Desclée, de Brouwer sont fondées à Bruges en 1877 par Henri Desclée, industriel belge, et Alphonse de Brouwer, propriétaire d'une mégisserie, dans le but de promouvoir la culture chrétienne, parallèlement aux Éditions Desclée, éditeur pontifical fondé en 1873 par le même Henri Desclée. En 1878, la maison crée des fondations et plusieurs librairies à Lille, Paris, puis Nîmes. La société Desclée, de Brouwer et la Société de Saint-Augustin publient une lettre encyclique du pape Léon XIII dès 1879.
16. Dans les calendriers julien et grégorien l'épacte est une quantification de la différence entre les calendriers solaire et lunaire. Dans le calendrier julien, l'épacte (du grec *epaktai hēmerai* : jours additionnels) est le nombre de jours à ajouter à l'année lunaire (de 354 jours) pour égaler l'année solaire (de 365 jours). Dans le calendrier grégorien, il s'agit de l'âge de la Lune de comput au 1^{er} janvier d'une année, c'est-à-dire le nombre de jours entre la dernière nouvelle lune de l'année précédente et ce 1^{er} janvier. L'épacte, donnée par les tables du comput chrétien, permet de calculer la date de Pâques. (Wikipédia).
17. Alphonse Aulard (1849-1828). Professeur à la Sorbonne, premier historien de la Révolution à avoir basé son histoire sur de véritables recherches archivistiques, Radical et franc-maçon, l'un des fondateurs de la Ligue des droits de l'Homme.
18. Albert Bayet (1880-1961). Sociologue, gendre d'Alphonse Aulard. Directeur d'études à l'École pratique des hautes études, puis chargé de cours de morale à la Sorbonne. Il fut président de la Fédération nationale de la presse française du 25 août 1944 à sa mort en 1961, après avoir été président de la Fédération nationale de la presse clandestine en 1943 et 1944. Il fut président de la Ligue de l'enseignement de 1949 à 1959, et secrétaire général de l'Union rationaliste. Il quitta le parti radical-socialiste pour rejoindre l'Union progressiste.
19. Elle est l'auteure de *Prêtre-apôtre du Sacré-Cœur, le père Yenveux*, Samer, Château de Tingry, édition de la Ruche apostolique, c. 1910, 25 p., imprimé à Arras.
20. Alain Fourment, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants (1768-1988)*, Paris, Éditions Éole, 1987, 438 p., ill.

Les journaux de patronage

L'exemple de Mon Jeudi au patronage d'Auby

par Jean-Paul Visse

Créés pour veiller à la santé morale des enfants en leur proposant des activités lorsqu'ils n'allaient pas à l'école, les patronages paroissiaux ont parfois engendré une petite presse dont l'inventaire détaillé reste à faire pour les trois diocèses de la région Nord-Pas-de-Calais.

Après les lois sur l'école laïque, puis la loi de Séparation des Églises et de l'État, les œuvres paroissiales connaissent un développement important et notamment les patronages. Parallèlement, le clergé adopte un nouveau moyen de communication pour toucher les fidèles, voire d'autres lecteurs : la presse paroissiale se développe, et en particulier, pour s'adresser aux enfants et aux parents, les bulletins de patronage.

L'entre-deux-guerres marque l'apogée du développement des patronages et de leur presse. De 5000 à la veille de la Première Guerre, leur nombre aurait, selon Gérard Cholvy¹, doublé à la veille de la Seconde guerre. C'est le journal de patronage d'une paroisse ouvrière paru à la fin des années 20, *Mon Jeudi au patronage d'Auby*, beaucoup plus modeste qu'un bulletin d'un patronage bourgeois de Lille, que nous avons choisi d'étudier dans cet article. Avant de s'intéresser à son contenu, nous tenterons de retracer les grandes étapes de l'histoire des journaux de patronage dans la région à partir de sondages effectués dans les collections de la BnF, des archives départementales du Pas-de-Calais, de la bibliothèque municipale de Lille, et des archives diocésaines de Lille.

■ De la fin du XIX^e aux années 20

En juin 1886, lorsque paraît *L'Écho des patronages du Nord et du Pas-de-Calais*, Lille compte déjà quinze patronages². Tiré à 2000 exemplaires, ce mensuel a l'ambition de toucher tous les patronages de la région. Dans la préfecture du Nord, il a été précédé d'un premier essai *Le Petit Lillois. Écho des patronages* qui a connu vingt et un numéros imprimés entre septembre 1884 et mai 1886³ par Leconte-Delzenne. «Un chrétien



Sur ce dessin accompagnant le titre de *L'Écho des patronages*, les «patronés» ressemblent plus à des adolescents qu'à des enfants.

dévoué, lit-on dans le premier numéro de *L'Écho des patronages*⁴, a posé les premiers jalons et si son journal disparaît pour faire place à une publication nouvelle, il n'en est pas moins vrai qu'il lui reste le mérite d'avoir mis le premier la main à l'œuvre que nous entreprenons.» En pleine période de laïcisation, les patronages sont présentés comme le «salut de l'avenir». Ainsi que le souligne le règlement des patronages du diocèse de Cambrai, ils sont devenus «un moyen indispensable pour continuer ou corriger l'œuvre de la famille et de l'école, compléter l'œuvre des catéchismes⁵». Pour prolonger leur action, faire connaître celle des patronages, s'adresser aux parents quoi de mieux qu'un journal. En quelques années, la presse est devenue une arme puissante que les «ennemis» des catholiques ont su mieux que d'autres utiliser. Journaux pour enfants, bulletin des bataillons scolaires contre bulletins de patronage, l'Église ne veut plus être en reste dans ce combat pour la jeunesse.

■ Les débuts lillois

Vendu 1,50 F l'abonnement annuel, ce journal de quatre pages, présentées sur trois colonnes, est de facture classique. Son titre est cependant illustré sur toute la largeur de la une d'un dessin qui adou-

cit à peine une austérité peu propice à susciter l'engouement de jeunes gens à l'approche de la première communion. Ce mensuel est composé de textes édifiants, moralisateurs, de variétés («Une Bonne Action», «Deux Exécutions capitales en 1868»,...), de quelques échos des patronages de la province de Cambrai envoyés par les directeurs de ces œuvres, d'un feuilleton dont l'auteur est un écrivain ou un journaliste catholiques, d'une série intitulée «Voyage à l'intérieur du corps humain», d'une rubrique «récréation» alimentée de brèves histoires humoristiques, etc. Selon les numéros, le lecteur peut également suivre le compte rendu de la réunion trimestrielle des directeurs de patronage. Enfin quand il a droit à un supplément, ce sont les discours prononcés lors de la fête annuelle de l'œuvre des patronages.

Ce périodique qui paraît une douzaine d'années⁶ a-t-il étouffé les initiatives paroissiales ? Un rapide sondage dans les collections déjà citées laisse supposer qu'il faut attendre les premières années du XX^e siècle pour que soient édités à nouveau, dans la région, des bulletins de patronage par paroisse. En 1906, les paroisses Saint-Michel de Lille et Saint-Louis de Fives en possèdent un. À partir de 1913, Saint-Maurice-des-

Champs sort chaque mois son *Blason*. Tourcoing n'est pas en reste, le patronage du Sacré-Cœur propose *Le Petit Écho*, une autre paroisse *Trait d'Union*. Ces deux bulletins sont remplacés par *Pour tous*, organe mensuel de tous les patronages de la ville. À Roubaix, *Le Journal des jeunes*. *Bulletin des patronages de Roubaix* paraît deux fois par mois sur quatre pages à partir de 1911, *Nos Jeudis* voit le jour en 1913. L'agglomération de Lille-Roubaix-Tourcoing n'a pas le monopole de ce type de périodique, à la même époque, par exemple, les «patronés» de Saint-Pol-sur-Mer ont également leur bulletin.

■ **Des Petits Gars à Cœurs Vaillants**

Pendant la Première Guerre, en territoire occupé, la jeunesse est souvent livrée à elle-même. La délivrance arrivée, elle doit être reprise en mains. Et c'est probablement dans l'entre-deux-guerres que



La couverture du journal du patronage du Sacré-Cœur à Tourcoing est illustrée ou tout au moins colorisée par les enfants.

les journaux de patronage sont les plus nombreux. Suspendus pendant l'occupation allemande, certains reprennent leur parution comme *L'Écho de Saint-Louis* ou *L'Écho de Saint-Michel* qui, à Lille, sortent jusqu'à la veille de la Seconde Guerre. De nouveaux bulletins voient le jour dans plusieurs paroisses des chefs-lieux d'arrondissement, mais aussi dans

des communes rurales. On en trouve à Arras, à Calais, à Cambrai, au Cateau, à Lillers, à Nœux-les-Mines,... En 1923, est, notamment, créé à Tourcoing *Les Petits Gars* qui, bientôt, essaime un peu partout dans la région avec des éditions locales. Paraissant tous les mois pendant l'année scolaire et toutes les semaines durant les grandes vacances, il atteint un tirage de 13 à 14 000 exemplaires. Lorsque son rédacteur l'abandonne pour d'autres responsabilités, trois jeunes abbés acceptent de prendre la suite, mais uniquement pour les vacances d'été. Empruntant des textes et des histoires en images à *L'Ami du peuple*, le journal des orphelins et apprentis d'Auteuil, ils en confortent le succès. Son arrêt après les vacances d'été cause un émoi important et va amener à la création de *Cœurs Vaillants*. L'événement est rapporté par Vincent Feroldi dans son ouvrage *La Force des enfants : des Cœurs Vaillants à l'A.C.E.*⁷. À la suite du refus de la fédération des patronages de Lille-Roubaix-Tourcoing de céder le titre pour en faire une édition nationale, des prêtres du Pas-de-Calais entrent en contact avec l'œuvre des orphelins apprentis d'Auteuil pour reprendre le projet dans leur département avec le concours de l'Union des œuvres patronales. La nouvelle publication prend le nom de *Cœurs Vaillants* et paraît pour la première fois, le 28 octobre 1928, dans le Pas-de-Calais à 1 500 exemplaires avec comme sous-titre «journal des patronages» et comme devise «A vaillants cuers, rien d'impossible». Destinés aux garçons de 10 à 13 ans et aux enfants des patronages, il comprend seize pages illustrées en deux couleurs et est divisé en deux parties: une partie générale avec des romans à épisodes et une chronique régionale réservée aux directeurs de patronage.

■ **Mon Jeudi au patronage d'Auby**

Beaucoup de journaux de patronage sont bien plus «chétifs». Ils sont souvent fabriqués avec des moyens limités et leur durée de parution se limite à celle du passage dans la paroisse d'un jeune vicaire, unique rédacteur du périodique. C'est probablement le cas de *Mon Jeudi au patronage d'Auby* dont le premier numéro paraît en janvier 1929. Son lancement semble correspondre à l'arrivée d'un nouveau vicaire G. Lecocq⁸ qui en est le gérant. Ancien «patroné» lui-

Les journaux de patronage

même⁹, il est probablement à l'origine de la création du patronage dans cette ville ouvrière de la banlieue de Douai en pleine expansion¹⁰.

Ce journal dont la bibliothèque municipale de Douai possède 35 numéros¹¹ à la suite d'un don récent comprend huit pages polycopiées et illustrées de quelques vignettes non signées mais que l'on peut attribuer également à G. Lecocq. Les pages intérieures de la couverture, agrémentée d'un dessin de l'église et du monument aux morts de la ville, sont occupées par des réclames pour des commerçants locaux. Celles-ci



À Tourcoing, *Pour tous* fédère tous les patronages.

sont accompagnées d'un dessin ou d'un slogan dont certains sont parfois surprenants dans une telle publication: «Sapristi! qu'il est bon le vin chez Vion-Prévoit». Le vicaire fait feu de tout bois pour rapporter un peu d'argent au patronage, même si, comme le montrent les comptes de l'œuvre régulièrement publiés dans *Mon Jeudi*, les ventes du périodique, au numéro ou par abonnement, permettent, à elles seules, de compenser les frais de fabrication¹². Sa périodicité, annoncée à partir de janvier 1932, est mensuelle, bien que l'on trouve parfois deux numéros différents datés du même mois¹³.

Le périodique est le miroir de la vie au patronage. À Auby, l'œuvre est récente. Dans son propos qui ouvre les premiers numéros, le vicaire-directeur donne le nombre de jeunes gens qu'il a inscrits:

Les journaux de patronage

50 le premier dimanche, 55 le suivant, 58 le troisième. «Un chiffre énorme, peut-être trop», écrit-il, ce qui lui permet de mettre en garde «ceux qui ne donneraient pas satisfaction». Pour fréquenter le patronage, il faut d'ailleurs satisfaire à quelques conditions, plus légères que celles énumérées dans le Règlement des patronages du diocèse de Cambrai publié en 1886 par *L'Écho des patronages du Nord et du Pas-de-Calais* : être inscrit au catéchisme et assister à la messe et aux vêpres. Les enfants sont divisés en sections : petits, grands, anciens (ceux qui ont fait leur communion), les «en dehors» dont *Mon Jeudi* donne la liste. Enfin l'entrée au patronage n'est pas gratuite puisque dans la colonne recettes de son budget on trouve une ligne «entrées au Patro» de 364,25 F pour les six premiers mois de son existence.

■ Occuper le temps

Le «patro» se propose d'occuper les enfants pendant leurs loisirs : le jeudi, le dimanche après-midi après les vêpres et durant les grandes vacances. *Mon Jeudi* énumère les jeux à leur disposition : de dames, de loto, de l'oie, de patience..., des fléchettes, un billard, des livres d'images. Les premiers jeux ont été donnés par des bienfaiteurs ou d'autres enfants, puis grâce à diverses recettes ils sont achetés. Quelques semaines après la

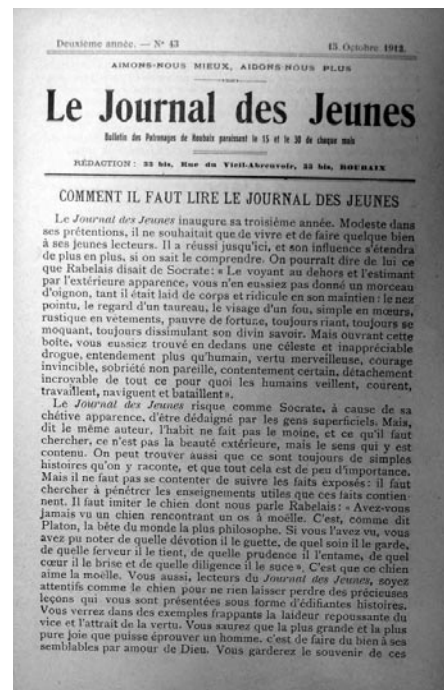
création de l'œuvre est constituée une bibliothèque dont le fonds, provenant de dons, ne contient, constate le vicaire, que peu d'ouvrages pour enfants, surtout des romans populaires, des livres de lecture divers, des almanachs,... prêtés dix centimes pour huit jours. Très vite, le «patro» est également équipé d'un appareil de projection. Grâce à ce «Pathé baby», les enfants peuvent le dimanche après-midi regarder des films historiques (*Jean Chouan*¹⁴, *Six cent mille francs par mois*,...) ou des films religieux (*Christus, la vie de Notre Seigneur, La Passion de Notre Seigneur*,...), mais aussi des «reportages» sur divers événements auxquels ils ont participé : colonie, fête des enfants de chœur, etc. Plus tard, une TSF est même installée. Quelques séances récréatives jalonnent l'année. Ainsi, en mars 1929, les «patronés» assistent à une séance de prestidigitation ; en juillet 1929, à l'occasion de la bénédiction des cloches de l'église et de l'inauguration de la salle de spectacle de la paroisse, ils organisent une «grande séance» récréative¹⁵ avec «ballet, fantaisie musicale et monologues»...

Les enfants bénéficient également d'une grande cour pour des activités de plein air, le jeu de billon, fort répandu dans le Cambrésis et le Douaisis, y est d'ailleurs pratiqué, l'hiver personne ne résiste à une belle bataille de boules de neige. Durant les années qui suivent, le sport semble occuper une place grandissante avec des rencontres avec d'autres paroisses dont *Mon Jeudi* se fait l'écho. Dès sa création, le «patro» organise des excursions pendant les vacances dans les bois à Ostricourt, à Flines-les-Râches, mais aussi des sorties à Tournai, à Belœil ou à Bonsecours en Belgique. Pour préparer ces déplacements payants, les enfants sont invités à déposer régulièrement un peu d'argent à la caisse d'épargne de l'œuvre «ouverte également aux bienfaiteurs qui veulent placer leur argent à fonds perdus». Quelques «patronés» ont également la chance d'aller en colonie de vacances à Boulogne-sur-Mer ou en Alsace. *Mon Jeudi* ne manque pas de donner un compte rendu de la visite que le vicaire y effectue.

■ Un travail sain et instructif

La préparation du journal n'est-elle pas une activité en soi ? À deux reprises au

moins, *Mon Jeudi* donne des détails sur sa fabrication, ainsi en décembre 1932 : «On finit d'imprimer *Mon Jeudi*. Travail toujours attrayant et instructif. L'un tourne la manivelle, l'autre plie les feuilles, un troisième encarte. Nous pouvons dire que c'est nous qui imprimons notre journal.» La contribution des «patronés» au bulletin de leur patronage



À Roubaix, *Le Journal des jeunes* paraît deux fois par mois.

n'est pas inhabituelle et peut intervenir à différents niveaux. Avant la Première Guerre, les enfants étaient déjà invités à participer à la rédaction du *Journal des Jeunes*. Dans un numéro du périodique, le directeur se plaint d'une collaboration moins active des enfants : «Il y a peu d'histoires écrites par nos amis des patronages¹⁶». À Tourcoing, les couvertures du *Petit Écho* sont illustrées et coloriées par les enfants. Ailleurs, ils peuvent proposer des devinettes. Cependant l'initiative revient toujours au directeur qui reproduit ce qu'il a connu : ancien du patronage devenu prêtre, se souvenant du journal de sa jeunesse, l'abbé Lecocq poursuit ici une tradition¹⁷. Comme toutes les activités, le journal est tributaire de l'agenda ou de la santé de son directeur. Trop occupé ou souffrant, la parution du journal est retardée. Au grand dam, peut-on lire, des abonnés dont le nombre, en 1933, atteindrait 164 à Auby et 104 en dehors



Nos Jeudis!, de Roubaix, dont la couverture est signée, en 1914, Paulin Guiloteaux.

Les journaux de patronage

d'Auby dont un au Maroc, un autre en Belgique et un troisième en Suisse. La présentation régulière de ces activités est l'occasion pour le vicaire d'Auby de vanter, en toute modestie, les bienfaits du patronage: «On essaye de faire le plus de bien possible».

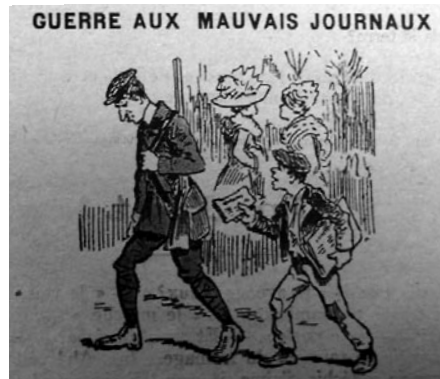
Mon Jeudi ne se contente pas de donner le calendrier mensuel des activités. Il propose des récits. À partir de janvier 1930, sous la barrette «Histoire sainte», il offre à ses lecteurs des épisodes de l'Ancien Testament: le départ d'Adam et Ève du paradis terrestre, Noé et le déluge, Abraham, Moïse et les Hébreux,... À d'autres moments, c'est, sur plusieurs numéros, un historique de l'église d'Auby, de ses vicaires, ou des témoignages sur la vie dans la commune sous la Révolution, etc. Nombre d'histoires sont édifiantes «dont il faut chercher à pénétrer les enseignements utiles que les faits contiennent¹⁸». Ainsi celle de Max Chauffard à qui, enfant, son père refuse le droit d'aller au catéchisme et qui, plus tard, le cœur endurci, le laisse mourir dans la misère. Les comptes rendus des activités occupent également une place importante: la journée des enfants de chœur, le congrès eucharistique, les séances récréatives... On y apprend ainsi que la fête fédérale des patronages du Douaisis a, en 1932, réuni deux mille enfants qui, en uniforme, et, sous leur bannière, se sont rendus au Monument aux morts pour y déposer une gerbe.

La dernière page est généralement réservée au jeu concours avec notamment la publication du nom des gagnants au jeu précédent et leur score. Tout semble bon pour mettre à l'honneur les meilleurs, les plus méritants par la publication de leur nom dans le journal: classement à la première communion, résultats au certificat d'études, aux concours de ballons, aux épreuves sportives, tombola récompensant les plus assidus... Ceux qui partent en colonie de vacances – les plus méritants? – en Alsace ou à la mer, ont droit également à leur nom dans le périodique. *Mon Jeudi* s'adresse aussi aux parents, auxiliaires de l'Église dans l'éducation des enfants qui leur ont été confiés. Une page spéciale leur est réservée où, là aussi, sous la forme d'une histoire édifiante, des conseils leur sont donnés sur le comportement à adopter, les réactions à ne pas avoir devant telle ou telle attitude de leurs enfants. La lecture est

au centre des préoccupations de *Mon Jeudi* qui aime à rappeler «le bien d'une bonne lecture, le mal d'une mauvaise».

■ Devenir meilleur

Au-delà de la volonté d'occuper des enfants pendant leur temps de loisirs, le patronage a un objectif beaucoup plus ambitieux. Dans le dernier quart du XIX^e siècle, le règlement des patronages du diocèse de Cambrai dont dépend tou-



Beaucoup de bulletins de patronage mettent en garde les enfants et leurs parents contre les mauvaises lectures.

jours la paroisse d'Auby en 1929, ne laissait aucun doute: «Le but principal qu'on se propose est de former des chrétiens convaincus et pratiquants et de préparer des saints.»

Le langage a évolué. Dans un article non dénué d'humour, *Mon Jeudi* s'interroge sur ce que représente le patronage pour les voisins, pour les mamans occupées, pour les bienfaiteurs et de conclure: «Le patronage, c'est une école, une grande et sainte école d'honneur et de vertus. L'école où l'on fait, non des savants, mais des hommes¹⁹.» En mars 1929, le périodique avait déjà consulté des enfants sur la raison pour laquelle ils fréquentent le patronage. L'une des réponses synthétisait toutes les autres: «Au patronage, tout en se récréant, nous cultivons le germe que le Bon Dieu a déposé dans notre cœur, nous puisons dans ses réunions des sentiments de bonne camaraderie, de générosité, de modestie. Ces sentiments qui élèvent et fortifient notre âme, nous aident à réaliser cette parole qui est le résumé de la vie de Jésus enfant: "croître en âge et en sagesse"²⁰»

Le patronage forme toujours des chrétiens, mais avant c'est tout une école de

bonne conduite, les enfants y apprennent les codes, comme le rappellent certaines consignes régulièrement proclamées par le périodique. Le journal suscite constamment l'émulation en mettant à l'honneur les meilleurs (les admis à la première communion dans l'ordre du mérite). Le journal prolonge l'action du catéchisme en proposant des prières à la Sainte Vierge, à saint Joseph, des articles sur la nécessité de la communion,...

Au fil des années, *Mon Jeudi* s'étoffe, passant à douze pages dactylographiées. La couverture est maintenant imprimée et les publicités y perdent leur dessin et leur humour. À partir du mois de septembre 1931, il devient le «journal des œuvres de jeunesse d'Auby», puis le bulletin mensuel. En 4^e de couverture figure toujours le règlement du «patro» précédé du slogan «Au Patro on a de bons camarades et on est dans le bon chemin», mais les colonnes du périodique sont maintenant ouvertes à l'Association catholique de la jeunesse française, la JOC, la Croisade eucharistique, les scouts²¹.

Mon Jeudi était d'abord un journal destiné aux jeunes gens, les «demoiselles» n'étaient pas admises au patronage²². Les articles destinés aux filles sont l'exception, pendant les vacances d'été



Journal du patronage d'Auby, *Mon Jeudi* devient celui des œuvres de jeunesse d'Auby.

1929, le bulletin donne les résultats d'un concours de ballons pour les filles dans la cour du château du quartier des Asturies. En août 1930, il annonce l'ou-

Les journaux de patronage

verture d'un patronage pour les fillettes : « les petites sœurs ne pleureront plus quand leurs frères s'en iront au patro, elles les suivront²³. » Chacun dans sa salle, chacun dans sa cour, bien sûr, mais dès septembre, la fête de clôture du patronage de vacances regroupe 80 garçons et 65 filles. À partir de septembre 1931, *Mon Jeudi* propose cette fois une rubrique « Au patronage des Asturies » destinée aux jeunes filles. Par la suite, il s'ouvre à d'autres tranches d'âges. Les rubriques « Au Rapport », « La Vie à la caserne » et « Et nos soldats ? » maintiennent le lien avec des jeunes hommes d'Auby qui servent le pays et tous les membres des œuvres de jeunesse de la ville. Véritable bulletin de liaison, il a même un carnet qui annonce les mariages des membres des œuvres,...

La collection de la bibliothèque de Douai, incomplète, s'arrête au numéro 56, daté de juillet-août 1933. *Mon Jeudi* survécut-il après cette date ? Il semble que l'abbé Lecocq quitte Auby pour Le



En mars 1933, *Entre nous* devient le journal de la fédération des patronages de Lille. Dans la têtère, l'accent semble mis sur la pratique du sport.

Cateau-Cambrésis où, en janvier 1934, il fonde *Mon Patro. Bulletin mensuel du patronage du Cateau*.

J.-P. V.

1. Gérard Cholvy, *Histoire des organisations et mouvements chrétiens de jeunesse en France (XIX^e-XX^e siècles)*, Paris, Le Cerf, 1999, p. 84.
2. « La fête annuelle de l'œuvre des patronages le 8 juillet à l'hippodrome de Lille », *L'Écho des patronages du Nord et du Pas-de-Calais*, août 1886. Le périodique publié par la suite la liste des patronages dans la région, ils seraient environ 120.
3. La BnF possède des exemplaires du *Petit Lillois* à partir du numéro 5 daté de janvier 1885 jusqu'au numéro 21 daté de mai 1886. Victimes « d'un mauvais conditionnement », ils ne peuvent, malheureusement, plus être consultés.
4. « À nos lecteurs », *L'Écho des patronages du Nord et du Pas-de-Calais*, juin 1886, n° 1.
5. « Règlement des patronages du diocèse de Cambrai », *L'Écho des patronages*, octobre 1886.
6. Les collections de la BM de Lille vont jusqu'en décembre 1896, celles de la BnF jusqu'en décembre 1898.
7. Vincent Feroldi, *La Force des enfants : des Cœurs Vaillants à l'A.C.E.*, Les Éditions ouvrières, p. 27-34.
8. Dans la collection que nous avons consultée, la mention G. Lecocq, vicaire, n'apparaît qu'une seule fois, sur la 4^e de couverture, du n° 10 daté du 20 septembre 1931. Avant cette date n'apparaît que la mention « gérant », puis après ce numéro la mention « imprimeur-gérant ». En janvier 1934, le même lance *Notre Patro. Bulletin mensuel du patronage du Cateau*.
9. « Il était une fois », *Mon Jeudi*, mars 1929, n° 3, p. 1.
10. « Les débuts du patronage », *Mon Jeudi*, février 1929, n° 2, p. 1.
11. Cette collection a été offerte récemment à la médiathèque de Douai par M. Bruno Woisson.
12. À titre d'exemple, durant les six premiers mois de son existence, les ventes de *Mon Jeudi* ont rapporté 185 F alors que son impression – il faut probablement entendre par là l'achat des feuilles paraffinées, du papier, de l'encre – a coûté 107,83 F.
13. Deux numéros ont été publiés en mars 1929, le n° 2 daté de mars 1929, le n° 3 daté du 31 mars 1929.
14. Un des chefs de l'insurrection contre-révolutionnaire dont l'une des biographies est rédigée en 1825 à la demande de Charles X.
15. « Journée du 21 juillet. Notre petite séance récréative », *Mon Jeudi*, n° 8, n.d.
16. « Qu'avez-vous fait pour votre journal ? », *Le Journal des Jeunes*, 1913.
17. « Il était une fois... », *Mon Jeudi*, mars 1929, n° 3, p. 1-2.
18. « Comment il faut lire le Journal des jeunes ? », *Le Journal des Jeunes*, 13 octobre 1912, p. 1.
19. « Qu'est-ce que le patronage ? Cela dépend. », *Mon Jeudi*, décembre 1929, n° 12, p. 2.
20. « Pourquoi je vais au patronage », *Mon Jeudi*, mars 1929, n° 3, p. 7.
21. « A.C.J.F. », *Mon Jeudi*, 2^e année, n° 8, n.d.
22. « Merci », *Mon Jeudi*, février 1929, n° 2, p. 6.
23. « Le patronage des fillettes », *Mon Jeudi*, deuxième année, n° 8, n.d., p. 2.

D'Entre nous au

- En avril 1945 paraissait *Entre nous*, magazine familial, fort proche de *Nord Matin* (même gérant, même imprimerie).
- On y trouvait donc de la lecture pour toute la famille, des romans, des critiques de cinéma, du sport, quelques nouvelles, des dessins humoristiques, et des bandes dessinées pour les jeunes.

Les BD d'Entre nous

- Il est intéressant d'examiner de plus près ces dernières. Certaines sont dues à des auteurs du Nord que tout le monde semble avoir oubliés. Dans le numéro 71 daté du 4 novembre 1947, on trouve tout d'abord, sur une demi-page, *Jane et Jimmy, aventures aux Indes*, puis *Pat et Jérémie*, strip humoristique « familial » dessiné par Léo Wibo. Le même donne également *L'Homme sans tête*, dessiné dans un style très différent. Les personnages de *Jane et Jimmy* se parlent grâce à des bulles, même si le texte explicatif additionnel est assez abondant. Par contre, *L'Homme sans tête* ressemble aux histoires en images du début du siècle : pas de phylactères, uniquement du texte sous les dessins. *Jane et Jimmy* s'achève le 23 octobre 1947. Cette histoire est remplacée par une série de gags en une demi-page, *Les Aventures de M. Finalure*, due au crayon de H. Bigeart. *L'Homme sans tête* s'achève à son tour dans le numéro 82 daté du 20 novembre 1947. Léo Wibo remplace cette histoire par *Mion, sa sœur et son chien*, gags visiblement inspirés du *Bicot* (= *Winnie Winckle*) de Martin Branner. À partir de Noël 1947, *Brent, le sorcier blanc*, de Claude Henri et J. Jacquemond, occupe toute la dernière page. Cette aventure se termine le 26 novembre 1948, après une petite cinquantaine de planches. *Pat et Jérémie* trouve sa place dans les pages intérieures. Cette série dure au moins jusqu'au 23 novembre 1950. Du 2 décembre 1948 au 5 mai 1949, Léo Wibo nous raconte, en une demi-planche, l'histoire d'un héritage problématique qui échoie à *Dolly, pin-up. Le Continent perdu* dure du 22 juillet au 25 novembre 1949. Le copyright appartient à une entreprise nommée Coordination. Si on veut être complet, il faut ajouter que l'hebdomadaire a publié en outre des « histoires sans paroles », de Wibo, une série sur le football, *Les*

Petit Canard

Par B.-M. Fargniers

Chevaliers de la balle ronde, qui présente les joueurs, l'encadrement, les supporters sous une forme qui s'apparente aux histoires en images. Il en est de même de *Les Z'actualités vues par Mion*, une autre série de Léo Wibo. Pour finir, après quelques semaines sans BD, la dernière page est occupée par *Les Nouvelles Aventures de Pim Pam Poum* du 10 août 1949 au 2 ou 9 février 1950, ce dernier numéro manquant à la collection. Remplacé par *Popeye loup de mer* de Segar (23 mars au 4 mai 1950). Puis il n'y a plus rien, si ce n'est l'incroyable *Pat et Jérémie*.

■ Bulles ou pas ?

Jane et Jimmy, *Le Continent perdu* et *Brent, le sorcier blanc* sont dans la veine des récits d'aventures américains dessinés par Hal Foster, puis Burne Hoggarth (*Tarzan*) ou William Ritt et Clarence Gray (*Brick Bradford*), du moins en ce qui concerne le scénario. On y accumule les invraisemblances. *Le Continent perdu* fait intervenir un « navire atomique », les héros y rencontrent un vaisseau fantôme, avant d'être capturés par les Atlantes... On y voit en abondance bagarres et hommes assommés à coups de gourdin, de revolvers et de clefs à molette; mais pas de morts me semble-t-il. Les auteurs hésitent entre l'ancien et le nouveau style, la bulle ou le texte sous l'image, mélangeant parfois les deux, ou mettant du texte additionnel dans les cases. Et on y trouve un écho de ces femmes aux formes bien dessinées, parfois court-vêtues, de ces héroïnes de papier qui seront accusées de jeter le trouble dans l'esprit des adolescents, et de les conduire à la dépravation (voir par exemple le 12 août 1948). Quant à Dolly, la pin-up, on la voit dans son bain, seins apparents, puis nue en ombre chinoise, surprise en train de s'habiller (9 novembre 1948). Il lui arrive même de rester nue tout au long d'une page (7 avril 1949). En 1950, *Entre nous* remplace les bandes d'origine française par *Pim, Pam, Poum*, jusqu'en mars, puis après un passage sans bandes dessinées, par *Les Aventures de Popeye*¹.

Entre nous, « magazine familial » ne l'oublions pas, mène donc une politique éditoriale surprenante en matière de bandes dessinées. Au moment même où la loi sur

les publications destinées à la jeunesse est discutée et votée (juillet 1949), au moment où les contempteurs de la bande dessinée invitent les héroïnes à se rhabiller, où les récits d'aventures sont condamnés, *Entre nous* publie des romans d'aventures avec violences et héroïnes bien en chair, et y ajoute des histoires de pin-up²!! Et malgré l'intervention des communistes et des syndicats de dessinateurs qui exigeaient qu'on fasse la part belle aux dessinateurs français, même si, il est vrai, cette demande n'a pas été inscrite dans la loi, c'est le moment qu'*Entre nous* choisit pour acheter du matériel américain! Il faudrait pouvoir interroger la rédaction pour connaître les raisons de cette politique à contre-courant... Malheureusement Léo Wibo est décédé, et je n'ai retrouvé aucun des acteurs de cette aventure que fut *Entre nous*.

■ Le Petit Canard

La rédaction d'*Entre nous* réserve une surprise à ses lecteurs le 30 novembre 1950. L'hebdomadaire ne comporte que quatre pages ce jour-là. Mais elles renferment un nouveau périodique *Nord Matin supplément*, destiné à remplacer *Entre nous*. La rédaction est confiée à Marc Worms. Il a, paraît-il, été tenu compte de toutes les demandes et critiques que les lecteurs ont adressées au journal.

On trouve dans ce nouvel hebdomadaire, une « bande dessinée » à la française, *L'Histoire racontée par les grandes familles françaises*, dessins accompagnés d'un texte abondant. Mais la plus grande surprise consiste dans la présence du premier numéro d'un supplément au supplément, *Le Petit Canard*, un journal de huit pages demi-format destiné aux enfants: cinq pages de bandes dessinées françaises (*Fleurs des sables* de Raymond Cazavanel, *Texas Bill roi du Far West*, puis *Le Flibustier noir*, œuvres non signées). Il faut y ajouter deux pages de textes, et une page de publicité. Nous n'en saurons malheureusement pas plus. Le

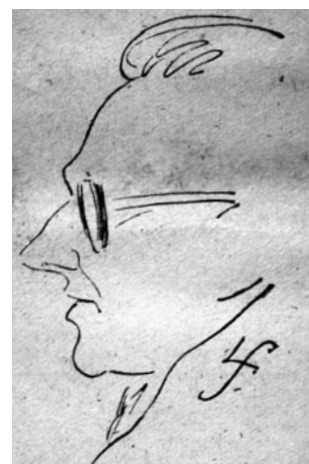
catalogue de la Médiathèque de Lille annonce qu'elle conserve les seuls numéros 7 et 10 du *Petit Canard* (cote Jx 613). Mais si on trouve bien deux livraisons du *Nord Matin Supplément* portant ces numéros, et annonçant en première page qu'ils renferment *Le Petit Canard*, celui-ci est absent. Dommage! Même le premier numéro du supplément de *Nord Matin*, celui qui contenait le premier numéro du *Petit Canard*, que j'ai consulté il y a plusieurs années, a disparu!

Les bandes dessinées publiées par *Entre nous* présentent une caractéristique intéressante: elles sont réalisées par des auteurs français, voire du Nord, sauf naturellement

Pim Pam Poum et *Popeye*. C'est sûr pour Léo Wibo. Pour les autres, je ne sais. Léo Wibo, collaborateur permanent du journal, membre du comité de rédaction, outre les bandes dessinées déjà citées, signe la plupart des illustrations des romans publiés par l'hebdomadaire, et de nombreux dessins humoristiques, parfois par page entière. Il se caricatura plusieurs fois dans l'hebdomadaire, notamment au côté de Fernand Vincent, participant à une émission de Radio Lille, *La Vie qui chante* (20 mai 1948). On trouvera aussi le 13 janvier 1949, un portrait de Wibo par Simons (et aussi un portrait de Simons par Wibo). Mais qui se souvient, de J. Jacquemond³, Claude Henri, H. Bigeart ou Raymond Cazavanel?

Si l'un ou l'autre des lecteurs de *L'Abeille* retrouvait la mémoire...

B.-M. F.



Le dessinateur Wibo croqué par Simons dans *Entre nous* en janvier 1949.

1. Du 4 mai au 21 septembre 1950.
2. Il est vrai que l'hebdomadaire fait la plupart de ses unes avec des stars n'hésitant pas à montrer leurs jambes, à défaut du reste. En 1949 et en 1950, on y ajoute dans les pages intérieures une ou deux photos de starlettes en maillot de bain... Pour les papas sans doute?
3. Un Claude Henri et une Janine Jacquemond participent au *Petit Canard*, supplément à l'hebdomadaire *Bonjour dimanche* avec J.-P. Pichon, et Jacques Faizant. La BnF conserve un album intitulé *Du Guesclin*, scénario de Janine Jacquemond, dessins de Claude Henry, paru en 1947 aux éditions Hemma.

Double J: le journal des jeunes d'Hazebrouck

L'initiative revient aux jeunes eux-mêmes. Le périodique *Double J*¹ qui parut à Hazebrouck de juin 1997 à novembre 2002 est en effet un projet du comité consultatif des jeunes de la ville, élu quelques mois plus tôt dans la cité des Flandres. L'objectif était, selon ce conseil, de « combler l'inexistence de contacts » entre les 6700 collégiens et lycéens de la ville. L'affaire ne fut probablement pas simple et il fallut plusieurs mois pour concrétiser le projet. Il fallut surtout attendre que le financement du premier numéro soit assuré par le conseil général du Nord et la Ville d'Hazebrouck pour qu'il sorte. Tout en couleurs, il avait été imprimé, à 7000 exemplaires, sur les presses de *l'Indicateur des Flandres*, l'hebdomadaire de l'arrondissement édité par la Presse flamande. Il comprenait huit pages présentées sur cinq colonnes et abondamment illustrées. La rédaction en chef avait été confiée à un journaliste professionnel, Yves Belin, assisté d'un confrère Stéphane Gabrielli. Au sommaire, un édito de l'adjoint à la formation, des articles variés: « Skier sur le charbon, c'est terril... ble », « À la rencontre de l'inspecteur Navarro », « Jolie coccinelle, la petite a conquis le monde. Histoire survolée de cette envolée », « Le roller fou », « La colombophilie, sport de jeunes », « Sur radio Uylenspiegel, le vendredi soir Tapage nocturne une émission conseillée au sourds »,... et une enquête sur la jus-

tice. Bref, comme le soulignait l'édito du n° 13 daté de février-mars 2001 définissant le contenu du périodique, un « doux mélange de futilités et de choses graves, d'humour et de haine, de bonheur et de peines, de communication et d'isolement, bref un véritable melting-pot de tout ce qui fait que nous sommes, ce que nous sommes: des jeunes ! »

L'aide financière du conseil général et de la Ville d'Hazebrouck permettait de distribuer gratuitement ce premier numéro. Par contre, les livraisons suivantes étaient vendues au prix de 2, puis 3 francs. D'ailleurs, le deuxième numéro se fit attendre quelque temps. Les jeunes, sous la houlette de leurs deux mentors, avaient en effet pris tout en main, si l'on en croit l'édito du numéro de mars-avril 1998 répondant aux critiques de quelques grincheux qui croyaient y voir un gaspillage des finances publiques: « Les textes sont entièrement rédigés par les jeunes, tapés au kilomètre, corrigés, mis en page, imprimés par eux. » Et de préciser, s'il fallait encore rassurer le contribuable hazebrouckois, « les bénéfiques passent uniquement dans l'impression ». Malgré la lourdeur de l'entreprise et les difficultés inhérentes à ce genre d'action collective, les articles ne semblaient pas manquer, ils en parvenaient même de la



Exprimer les convictions, les inquiétudes, les colères, les espoirs des jeunes collégiens et lycéens d'Hazebrouck, tel était l'objectif de *Double J*.

France entière, la pagination atteignit douze pages, le tirage fut même porté à 10000 exemplaires. Une voiture porta les couleurs de *Double J* durant le rallye Paris-Dakar en janvier 1998. Consécration, le journal fit également quelques émules hors de France. Pourtant, lassitude des jeunes reporters, désintérêt des lecteurs, manque de financement, l'expérience s'arrêta après le n° 21 daté de novembre-décembre 2002.

J.-P. V.

1. La bibliothèque municipale de Lille possède une collection incomplète de *Double J* (Jx 1288).

MEL, le magazine qui se mêle de l'Eurométropole

Le 1^{er} janvier prochain, Lille Métropole devient la Métropole européenne de Lille. Exit *Lille Métropole Infos*! Vive MEL, la nouvelle « revue de la métropole européenne de Lille ». Sommaire tout en images, ce bimensuel de 48 pages de format 20 x 26 cm, imprimées en couleur sur papier recyclé, est comme son prédécesseur consacré à « l'actualité de la métropole et de ses communes ».

Après l'éditorial du nouveau président de Lille Métropole, Damien Castelain, chaque numéro s'ouvrira sur une personnalité réagissant aux sujets traités par le magazine. Pour ce premier numéro, daté de novembre-décembre 2014, parole a été donnée à Philippe Vasseur, président de la CCI de région.



Parmi les points forts de ce numéro, retenons un dossier sur la modernisation de la ligne 1 du métro, un très beau portfolio consacré aux ouvriers qui travaillent sur les chantiers de la métropole, une rubrique 100 % métropole qui fait le tour des métamorphoses et des projets dans les communes, etc.

N'ont pas été oubliés les traditionnels rendez-vous culturels, les livres,... avec les rubriques « Belles sorties », « Des images et des notes » et « Pratique » aux nombreuses adresses utiles.

Plus innovante est cette série d'occasions pour que les habitants de l'eurométropole Lille-Kortrijk-Tournai se retrouvent ou fassent connaissance.

Mon Journal, l'édition junior de La Voix du Nord

Séduire les jeunes! Depuis plusieurs décennies, la presse régionale, qui voit son lectorat s'éroder, multiplie les tentatives pour attirer les lecteurs de demain. C'est ainsi qu'en décembre 1996, *La Voix du Nord* lançait un hebdomadaire pour les 7-12 ans *Mon journal. Édition junior de La Voix du Nord*. Malgré les moyens mis en place, l'aventure ne dura qu'une petite dizaine d'années.

■ Les jeunes, cibles des éditeurs

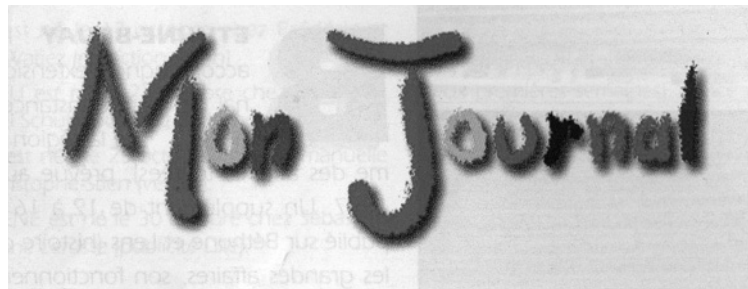
Entre Bayard presse, Milan et d'autres éditeurs, les jeunes sont depuis longtemps une cible des éditeurs de presse. Peu nombreux sont pourtant les périodiques qui leur parlent de l'actualité. Depuis 1984, le quotidien de Mulhouse *L'Alsace* sort un hebdomadaire pour les 8-14 ans, le *Journal des enfants* qui, en seize pages tout en couleurs, reprend tous les thèmes d'actualité traités par les quotidiens. Immédiatement adopté par les enfants et les enseignants, le périodique atteint jusqu'à 45 000 exemplaires. Quelque dix ans plus tard, trois jeunes, créateurs des fameux *Incollables* – un jeu de questions sur les programmes du bac –, imaginent un quotidien d'actualité pour les 10-14 ans, *Mon Quotidien*, puis déclinent la formule pour d'autres tranches d'âge avec *Mon Petit Quotidien* et *L'Actu*.

Comme la plupart des grands régionaux, profitant de nouvelles opportunités législatives et technologiques, *La Voix du Nord* s'est lancée depuis 1984 dans une vaste politique de diversification, rachetant plusieurs titres locaux, créant une radio, un service télématique, ... Le groupe n'est pas indifférent au public jeune. Depuis longtemps, il a essayé de l'attirer notamment par des pages qui lui étaient destinées selon les tranches d'âge: «La page du jeudi», «Demain 20 ans», ... mais la formule est à bout de souffle. C'est également, sous l'impulsion de son directeur de la rédaction de l'époque, l'un des plus actifs dans le domaine de la presse à l'école, que sont proposés des stages aux enseignants, organisés des conférences dans les écoles, qu'est développée l'opération

«Journaliste d'un jour» qui pendant une semaine mobilise plusieurs lycées de la région. L'efficacité de ces actions reste cependant à démontrer.

■ La Voix dans la cour des petits

Le public jeune est d'autant plus important que le Nord-Pas-de-Calais est une région dont un peu plus de 40 % de la population a moins de 25 ans. Dans le cadre de la politique de diversification, un premier journal en direction des étudiants est proposé avec le lancement en 1991 de *La Voix-l'étudiant*. Quelques années plus tard, en 1996, *La Voix du*



Nord décide de «jouer dans la cour des petits», avec un hebdomadaire pour les 7-12 ans.

Le pari comporte des risques et le groupe souhaite d'abord effectuer un «galop d'essai» avant de se lancer dans une aventure qui demande des moyens. Six numéros de *Mon Journal* sont programmés du 4 décembre 1996 au 6 janvier 1997. Leur lancement a été précédé d'une campagne de réservation dans le quotidien et chez les marchands de journaux tandis que les abonnés au quotidien peuvent le recevoir sans supplément de prix sur simple demande.

Mon Journal se présente sous la forme d'un tabloïd de seize pages sur quatre colonnes. La maquette, élaborée par deux membres du quotidien, se veut jeune et dynamique avec une large place accordée aux dessins et à l'infographie. Le contenu marie sujets d'actualité, sujets «magazine» et jeux. Quelques

pages sont destinées aux parents, les thèmes abordés: l'argent de poche, la violence à l'école, ... doivent être l'occasion d'un dialogue entre eux et leurs enfants. L'ensemble est bien sûr émaillé de publicités.

Le périodique est le fruit d'une réflexion de plusieurs services du quotidien. Il bénéficie notamment de la participation de quatre journalistes «maison», dont deux femmes et le dessinateur du quotidien Bap, mais aussi de deux commerciaux. À l'issue des six parutions, le pari semble gagné. La formule plaît puisque le groupe annonce une diffusion de 50 000 exemplaires dont 5 000 par souscription. Une enquête a d'ailleurs été effectuée auprès de 200 de ses lecteurs: 87 % d'entre eux souhaitent que *Mon Journal* continue et 75 % des parents indiquent l'avoir lu.

Ces éléments incitent le groupe Voix du Nord à pérenniser le périodique. Fort de ce premier succès, *Mon Journal* revient à partir du 30 avril 1997. Son arrivée a été précédée une nouvelle fois d'une campagne de lancement et se poursuit par une campagne de prospection auprès des écoles auxquelles quatre exemplaires par classe sont offerts pendant deux semaines. Pour sa première livraison, l'hebdomadaire a été vendu à près de 5 400 exemplaires au prix de deux francs. Il a été réalisé par cinq journalistes dont trois femmes. Il reprend les mêmes recettes que la formule initiale sans que nous puissions en dire plus¹. La bibliothèque de Lille ne possède pas de collection de cet hebdomadaire, si la BnF en possède une, elle est (provisoirement?) égarée. Le périodique poursuit sa carrière jusqu'au 29 juin 2005.

Jean-Paul Visse

1. Malgré nos efforts pour contacter, le journaliste responsable de *Mon Journal* et plusieurs membres de son équipe, nous n'avons obtenu aucune réponse.

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

1 – Tourcoing: Artima et Arédit, éditeurs de tous les records

par Bernard Grelle

Sur le web, il existe au moins deux versions de la création des éditions Artima. Faute d'archives¹, il est difficile de trancher.

En 1941, Fernand Anselin fonde à Tourcoing les éditions Artima. Le 9 octobre 1947, cette société est transformée en une S.A.R.L. au capital de trois millions de francs divisé en trois mille actions de 1 000 F. Mille sont attribuées à Fernand Anselin, mille quatre cents à Émile Keirsbilk, représentant de son état, et six cents à Arthur Tuytens, un tisseur.



Un album des premières années, *Maman les p'tits bateaux* par Matéja.

En 1943, Émile Keirsbilk, un tourquennois, se lance dans l'édition. Puisqu'il est interdit par les occupants de fonder de nouvelles entreprises autres qu'artisanales, ce sera une entreprise artisanale qu'il appellera «Artisan en imagerie». Les toutes premières années, Artima² édite des albums à couvertures souples dans l'esprit de ce que faisait avant-guerre Touret, un autre spécialiste du livre pour enfants: contes de fées, histoires d'animaux ou albums à colorier. Exemple, ce livre pour enfants *Maman les p'tits bateaux*, texte de Matéja et illustrations de Christian Edward-Riou, deux artistes confirmés. Matéja, alias Marie-Thérèse Jallon, débute sa carrière

d'illustratrice dans les années 30, elle a publié en 1936 chez Touret, mais aussi travaillé pour Bias, Alsatia, Protin et Vuidar à Liège, l'Imagerie Pellerin, Garnier, etc. Riou et Matéja produisaient encore des livres pour enfants pour Artima en 1950, ainsi *La Nef d'or, conte marin*, un cahier de vingt-quatre pages agrafé.

Les catalogues des bibliothèques de Lille, de Roubaix et, plus curieusement, de Tourcoing, comme celui de la Bibliothèque nationale de France, ignorent presque totalement la production pour enfants de cet éditeur durant cette période. Tourcoing ne possède qu'un album signé Matéja, *Cot-Codette*, daté de 1954.

■ Les débuts de la bande dessinée

Entre 1942 et 1945, Artima lance, à côté de ses albums pour enfants, deux séries de récits complets, non numérotés, une série de revues de bandes dessinées (BD), dites «petit format» (23 × 18 cm, «à la française»), de douze pages. Vingt-cinq numéros sont connus. Ces histoires, qui seront souvent rééditées, ont pour auteurs Bob Dan, Rémi Bourlès, avec ou sans son frère, ou St Clair-Gérard. La deuxième série, dite «grand format» (huit pages de 32 × 24 cm, format à l'italienne ou à la française), qui semble un peu postérieure, compte une cinquantaine de parutions, signées des mêmes auteurs, plus Roger Melliès, qui se livre à sa passion en dessinant les aventures aériennes de *Luc Hardy*; s'y ajoutent Artho avec *Tarou*, Gal, Brantonne sur des scénarios de Mathen, J. A. Dupuich, Gosselin, un ancien collaborateur de *Nord Éclair*, et Gaston Niezab. Tous les genres sont abordés, les histoires policières (*Le Stylo homicide*), le western (*L'Aigle blanc*, *Rodéo tragique*), et l'aventure terrestre ou maritime (*Évasion en Guyane* ou *Corsaires contre flibustiers*). Parallèlement, Artima édite

une revue de bandes dessinées «Collection BD enfants», qui paraîtra de décembre 1943 à 1946



Dare-dare parut pendant près de cinq ans.

En 1948 et en 1949, les éditions Artima publient deux autres séries de BD intitulées «Une histoire de...», qui visent un public plus âgé. La première se compose de trente-huit fascicules de huit pages format 21 × 27 cm à l'italienne, format bien choisi car il correspond à celui des cahiers d'écoliers de l'époque, dans lesquels on pouvait les dissimuler. Un certain Bob Dan signe quatorze de ces publications, Dupuich dix, André Gosselin huit. «Une histoire de...» s'interrompt en 1949 pour devenir *Audax*. La seconde série, forte de vingt-huit livraisons, comporte elle aussi huit pages à l'italienne d'un format légèrement différent (24 × 31 cm). Roger Melliès, qui restera fidèle jusqu'au bout à Artima, signe onze des histoires, Dupuich neuf, Bob Dan seulement sept; mais il y crée un cow-boy qu'il nomme Bill Tornade, et surtout Tarou, fortement inspiré du Tarzan de Burroughs et Hogarth. Cette

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

série s'interrompt en 1950 pour devenir *Dynamic*. Dans les deux cas, la numérotation est sans solution de continuité. Une éphémère collection pour les filles – elle n'eut que deux livraisons dues à Mixi-Berel – fait son apparition.

En 1952, Émile Keirsbilk décide de publier des fascicules de trente-six pages sous un format plus maniable (17,5 × 23 cm) connus sous le nom de «Récits complets», même si on y trouve aussi des histoires à suivre. Il lance alors une vingtaine de séries, dont une livraison numérotée paraît chaque mois, transformant ainsi ces titres en périodiques. À côté des histoires traditionnelles de cow-boys (*Tony Cyclone* de Meliès, 117 numéros de 1952 à 1962, ou *Bill Tornado* de Bob Dan, 83 numéros de 1960 à 1969), un nouveau thème apparaît, la science-fiction, que les jeunes lecteurs français d'Artima découvrent avec surprise. *Météor*, la plus célèbre des BD éditées par Artima et la plus recherchée par les collectionneurs, est dessinée par Raoul Giordan, sur des scénarios de Lornac. Cette série, qui connut 159 livraisons de 1953 à 1959, raconte les aventures du Dr Spencer, qui, à bord de son vaisseau spatial, le *Space girl*, explore, avec l'aide de deux amis, la galaxie, il découvre à chaque épisode de nouvelles civilisations extraterrestres, étranges et dangereuses. D'autres séries d'aventures spatiales sont publiées à Tourcoing : *Big Boy* ou *Sidéral*, comprenant respectivement quarante-cinq parutions de 1956 à 1960 et vingt-sept numéros de 1958 à 1960.

Artima passe des accords avec les éditions Toray de Barcelone ce qui lui permet de publier des séries pour les filles, *Sylvie* (douze livraisons en 1964 et 1965), et *Sissi*, collection *Roses blanches* (313 numéros parus de 1965 à 1989). Est-ce les mêmes accords commerciaux qui permettent à Artima puis Arédit de publier *Atome kid* (trente-cinq numéros de 1956 à 1958), une série de science-fiction due à un jeune dessinateur espagnol qui n'avait que seize ans lors de sa première collaboration avec la maison tourquennoise ? De nouveaux accords passés avec des Britanniques cette fois permet à Artima de publier une série pour les fillettes, *Cathy*, qui entraîne de jeunes héroïnes dans d'étourdissantes aventures à travers le monde (193 numéros parus de 1962 à 1988, chez Artima

d'abord, Arédit ensuite). Un arrangement avec les éditions Thomson, de Dundee, permet à Arédit de publier une nouvelle série de guerre, *Commando*, adaptée de *Commando War Stories in Picture* (sous-titrée ensuite *For action and adventure*), où des soldats alliés, pas forcément exemplaires, affrontent leurs ennemis dans des épisodes de la Première ou de la Seconde Guerre mondiale. Enfin, Artima traite avec DC Comics, achetant plusieurs séries ; *Dobbie Gillis* (dix numéros de 1961 à 1963 sur les 26 parus aux USA) a été adaptée d'un gentil feuilleton télévisé pour *teenagers*. Cette BD met en scène les multiples amourettes de Dobbie, dessinées par Bob Oksner. Artima offre alors au public féminin une gamme complète de bandes dessinées, de *Cathy* pour les plus jeunes à *Dobbie Gillis* pour les jeunes femmes, en passant par *Sissi* destiné aux adolescentes. L'accord com-



Aventures Fiction, une série adaptée de comics américains.

prend aussi des BD comiques, qui se retrouvent dans *Foxie*, 200 fascicules de petit format (18 × 13 cm) publiés de 1956 à 1985, et *Surboum*, 177 numéros d'août 1960 à octobre 1982 où l'on retrouve un certain nombre d'histoires mettant en scène Jerry Lewis.

Les éditions Artima n'ont pas oublié leurs débuts. À côté des séries de bandes dessinées pour adolescents, elles créent pour les plus jeunes plusieurs publications, un mensuel de bandes dessinées, *Entre Amis* (210 × 275 mm), dessins de

Matéja, dont soixante-quatre fascicules ont paru de décembre 1953 à mars 1961. Ce titre connaît deux résurrections successives sous la marque Arédit et ne disparaît définitivement qu'en 1975. *Didine* est né en même temps que la précédente, mais il ne connut que 31 parutions. En novembre 1954 paraît un autre mensuel, *Mitchi*, qui raconte les histoires d'un petit ours, 45 livraisons sortent jusqu'en mai 1960, avec du texte sous les dessins jusqu'au numéro 12, puis des BD avec bulles à partir du numéro 13. Acheté à DC Comics, *Foxie* a 200 numéros d'octobre 1956 à mars 1985. Dans le sillage de *Foxie* s'engouffrent *Cabriole* qui ne connaît que trois parutions en 1959 et 1960, *Dare-dare* (mai 1962-janvier 1967), *Coin-Coin* (juin 1962-juillet 1966) et *Zéphyr*, (quatorze livraisons de juin 1962 à décembre 1967). Les dessins sont de Guido Scala et Luciano Bottaro, le créateur de Piper Mariope ou de Lola et son chat Otello. Les éditions Artima-Arédit ne manquent pas d'imagination pour diminuer les coûts : une histoire de Radar, un homme doté de pouvoirs mystérieux, avait été publiée dans *Cabriole*. Comptant sur le renouvellement des publics, l'éditeur la reprend successivement dans *Dare-dare*, *Coin-Coin* puis *Zéphyr* !

■ Artima devient Arédit

Au début des années 60, malgré les tentatives de renouvellement, les ventes déclinent, les séries se raréfient. En 1963, Artima est rachetée par un géant de l'édition de l'époque, Les Presses de la Cité, et se met en sommeil. La section B.D devient un département des Presses sous le nom de Publication Arédit. «Spécialisées dans l'édition de romans populaires, Les Presses de la Cité, écrivent Howard Drake et Dominik Vallet³, voient dans l'acquisition de l'éditeur tourquennois une opportunité de se diversifier. La commission de censure exerçant alors un contrôle strict sur les bandes dessinées et Les Presses de la Cité ne souhaitant pas être trop exposées en cas de scandale, elles décident de satelliser leurs activités BD en créant une structure gérée de manière indépendante, qu'elles nomment Arédit». Ce nom est utilisé pour les premiers numéros de *Foxie*, mais il faut attendre 1965 pour le voir imprimer sur toutes les publications. Artima réapparaît d'ailleurs en 1975.

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

■ Les Presse de la Cité

Les Presses de la Cité font adapter en bandes dessinées des romans de leur collection *Fleuve Noir*. Deux collections principales sont lancées, *Comics Pocket* et *Romantic Pocket*. *Comics Pocket*, avec des séries telles que *Flash espionnage* (83 numéros de 1966 à 1978), *Coplan: bande dessinée pour adultes* de Paul Kenny (41 livraisons de 1969 à 1981), *Hallucinations, revue trimestrielle pour adultes* (62 numéros de 1969 à 1977), *Maniaks* (sept numéros en 1970-1971), *Il est minuit... l'heure des sorcières*, où se mêlent science-fiction, horreur et fantastique (trente numéros petit format en noir et blanc, auxquels s'ajoutent cinq autres livraisons en couleurs, de 1975 à 1982). Dans un tout autre genre, la collection *Romantic Pocket*, qui accueille parfois des romans-photos, se décline en plusieurs titres: *Miroir du cœur*, dont la publication, commencée dès 1962, se poursuit jusqu'en 1978 (61 parutions), *Baccara* (59 parutions de 1964 à 1977), *Mambo* (75 fascicules de 1966 à 1977) etc., des bandes dessinées souvent négociées en Angleterre. Ces publications sont de véritables petits livres illustrés de 192 à 244 pages au format pocket. En les sortant avec la mention «Bandes dessinées pour adultes», Arédit échappait aux contraintes de loi sur les publications pour la jeunesse⁴, «mais perdait aussi le droit à l'affichage en devanture des marchands, des kiosques à journaux». Citons d'autres séries, qu'elles soient nouvelles ou un héritage d'Artima, centrées sur l'anticipation (*Sidéral*), l'angoisse (*Hallucinations*), l'étrange (*Eclispe*), qui appartiennent aussi à la série *Comics Pocket* ou les faits de guerre (*Choc* de 1959 à 1987). Arédit publie encore quelques récits empruntés aux éditeurs américains DC Comics ou Marvel. Ces histoires ne servent alors que d'appoint pour compléter la pagination. Artima lance aussi de nouvelles collections sous le titre générique de *Romantic Pocket* en 1962 ou en 1963, qui seront reprises par Arédit, *Calypso*, *As de cœur*, *Celia*, *Cinévision*, *Romantic*, *Copacabana*, *Coral*, *Bagatelle*, *Caracas*, *Ciné flash*, ou *Quiproquo*. Ces revues, grand format (18 × 26 cm), proposaient des ciné-romans, des adaptations de séries télé, des romans-photos et des bandes dessinées, «l'ensemble visant à apporter la diversité dans l'expression du senti-

ment, du romanesque, au dramatique, sans oublier l'humain⁵».



Captain America inaugure l'ère des super-héros.

Arédit continue de publier des séries pour adolescents, *Cosmos* en février 1970 (noir et blanc), ou *Pop Magazine*, dans un format plus grand, et en couleurs. Par la suite, *Cosmos* absorbe *Pop Magazine*, avant que *Flash*, série créée en 1976, n'absorbe à son tour la série *Cosmos* en 1977.

Peu à peu, le matériel américain devient de plus en plus présent. Arédit achète une petite partie des productions Marvel (les éditions Lug de Lyon s'étant emparées de la plus grosse part) mais traite surtout avec DC Comics. On a pourtant refusé d'acheter Superman et Batman, par crainte de la censure! Arédit publiera les aventures d'Aquaman en mai 1970, celles de Green Lantern en 1971, mais Wonder Woman devra attendre 1979.

■ L'ère des super-héros

En 1979, Artima-Arédit crée des collections qui trahissent leur contenu, *Artima Color Marvel Super Star* et *Artima Color DC Super Star*. On peut y lire les aventures de Captain America, et celles de Captain Carotte – une parodie –, Green Arrow, Thor, Conan, Les Défenseurs (The Defenders), Hulk ou Dracula. Les ventes sont irrégulières: les parutions sont anarchiques (plus ou moins trimestrielles) et souffrent d'un manque de rigueur et de suivi: «par exemple on pouvait trouver un numéro de Dracula sans épisode de Dracula, et en trouver

trois ou quatre dans le numéro suivant⁶». Même si Artima-Arédit bénéficie des adaptations télévisées ou cinématographiques de certaines des bandes qu'elle publie, la qualité se dégrade à partir de 1984. Les couleurs sont moins belles que celles de ses concurrents; le dos carré est remplacé par l'agrafage, moins onéreux. De plus, le prix du papier augmente et le nombre des lecteurs diminue inexorablement. Retour au noir et blanc, reprise d'anciennes parutions et nouveaux titres (*Judge Dredd*, *Robo Hunter*, *Star Trek*,...), rien n'y fait. Conseillées par Marvel, les éditions Arédit tentent une dernière fois en 1987 de lancer de nouvelles séries en couleurs. En vain! En 1989, Émile Keirsbilk jette l'éponge et liquide sa maison d'édition.

En 1990, les éditions Claude Lefrancq (Bruxelles), sur une idée de Pierre Cordier, ex-responsable d'Arédit, rééditent une partie de *Météor*, la meilleure série d'Artima. L'expérience s'arrête en 1996, et les éditions Lefrancq déposent le bilan en octobre 1999. Les fascicules Artima-Arédit deviennent alors la chose des seuls collectionneurs.

Les dessinateurs

Il est naturellement impossible de mentionner tous les dessinateurs publiés par Artima-Arédit. Encore moins de les étudier. Nous nous contenterons de ceux qui ont travaillé sur commande pour Artima dans les années 1940.

Mixi-Berel (ou Mixi) a débuté en 1938 dans le journal *Marius*, puis vendit ses dessins à *L'Aurore*, *La Presse*, *La Femme nouvelle*. Il a aussi travaillé aussi pour Gründ, pour *Vaillant*. Chez Artima, il a créé une série pour les filles. Il dessine ensuite pour Fleurus et Bayard Presse. Éclectique, il fournissait en même temps des couvertures pour les collections *La Frégate* (Bonne Presse) et *Alfred Hitchcock Magazine*.

Bob Dan, alias Robert Dansler, (1900-1972) a débuté comme illustrateur publicitaire. De 1930 à 1935, il a collaboré au *Hérisson* et donné des bandes dessinées à *Jeudi* et à *Jean-Pierre*, deux périodiques pour enfants. De 1935 à 1940, il a dessiné *Jim Mystère* pour *Mon Camarade*, une publication éditée pour les jeunes par le Parti communiste. Pendant l'occupation, il signe André Dunois dans *Junior*. Après la Libération, il est recruté par Artima, ce qui ne l'em-

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

pêche pas de travailler pour *L'Intrépide*, *Zig et Puce*, *Zorro*, *Hurrah* et *Lisette*. Il y reste jusqu'à sa mort, dessinant donc *Bill Tornade* et *Jack Sport*. Mais il a surtout créé (ou repris ?) *Tarou*, l'un des personnages emblématiques d'Artima. En effet, le 1^{er} janvier 1954 paraissait une nouvelle revue mensuelle, *Tarou, fils de la jungle*, qui s'acheva 96 livraisons et sept années plus tard, en décembre 1961. Tarou est un succédané de Tarzan, dont les aventures sont contées dans des livraisons mensuelles de 36 pages. Fils d'un ingénieur et d'une Malaise, il devient orphelin à cinq ans après la disparition de ses parents dans la jungle. Il est élevé par une tigresse, et va s'entourer d'un petit zoo, deux tigres, un lion, un singe, et bien sûr une compagne, Denise. Il évolue aux Indes (le n° 5 s'intitule *Le Grand-maître de Kâli*), sans s'interdire des excursions en Afrique, témoin le n° 84, *Le Sphinx du lac Victoria*, en Amérique du sud (*L'Hacienda de la peur*), en Égypte (*Le Pharaon noir*), ou d'affronter Chinois et Japonais (*Hang Tchun le pirate* et *Le Secret du samouraï*).

Jean-Paul Decoudin a dessiné des aventures diverses pour plusieurs maisons d'édition dans les années 1946-1949 avant de rejoindre Artima en 1950. Il y a créé les aventures de *Tim et Tom* avec Robert Lortac, qui devinrent une série à part entière. Il a aussi publié chez Dargaud.

André Gosselin, après avoir donné aux éditions Remparts une dizaine de biographies dessinées (Du Guesclin, Bournazel, Foucauld, etc.), a inventé pour Artima un nouveau cow-boy de papier, Red Canyon, dont les aventures s'étalent de 1954 à 1960 sur soixante et onze livraisons. Il dessina aussi pour la même maison *Sylvie*, un illustré pour les demoiselles (douze parutions). Il a également travaillé pour différentes maisons d'édition, S.E.G., Meuwissen ou Dargaud. Il a réalisé nombre d'affiches de cinéma.

Roger Melliès (1901-1969) a débuté en dessinant des avions pour une compagnie américaine, puis a illustré le catalogue des Galeries Lafayette et le magazine *L'Auto*. Il a publié sa première BD en 1938-1939 dans *Mon camarade*, et collaboré ensuite à *Pierrot*, *Lisette*, *Fillette* et *L'Épatant*. En 1944-45, il a

publié des récits complets aux Éditions et revues françaises (Paris), en même temps que pour Artima dont il devint un des artistes principaux avec des séries comme *Escale 7*, *Le Fantôme bleu du Hoggar*, *Polyte, détective amateur*, et surtout *Tex Bill*, *Luc Hardy* (dès 1944 pour les deux titres) et *Toni Cyclone* (1948), trois de ses séries les plus connues. Il a adapté aussi les romans de William Earl Jones, auteur des aventures de Biggles, héros qui ne vieillit pas : pilote à 20 ans dans le *Royal Flying Corps* (en 1918), et à 25 ans quand il se bat dans la *Royal Air Force* pendant la Seconde Guerre mondiale. La série *Dynamic* (des histoires d'aviation et de pilotes, la spécialité de Melliès) a compté 123 numéros. Les 118 premiers ont été publiés d'octobre 1952 à juin 1962 sous l'appellation *Dynamic Tony Cyclone* au format 17,5 × 23 cm, et les suivants de juillet 1962 à décembre 1965 avec le titre *Dynamic*, au format 14 × 20 cm, auxquels il faut ajouter quelques numéros spéciaux. Le titre *Luc Hardy* a compté au moins 43 livraisons. Le premier numéro est daté de février 1955, le quarante-troisième d'août 1955. À partir du n° 14 (mars 1956), le nom d'un acolyte, Jack Sport, est ajouté à celui du héros sur la couverture, ce qui suppose une collaboration avec Bob Dan, créateur du personnage. Luc Hardy est un aventurier confronté à d'innombrables difficultés. Quelques titres ? *Trafic d'esclaves*, *L'Île aux requins*, *La Fiancée du Radjah*, etc. Melliès, au dessin sobre et classique s'appuyant sur une solide documentation, était capable de fournir trente à quarante planches par mois. De plus, il écrivait souvent lui-même des scénarios intéressants pour *Tony Cyclone* en particulier. « Il a également réalisé pour les jeunes lecteurs des années 50 de superbes couvertures en couleurs exécutées au pinceau, sans calque, pour [...] *Aventures film* ou *Dynamic*, très appréciées de nos jours par les collectionneurs⁷ ». Melliès termine sa carrière en dessinant *Émeric*, une série de cape et d'épée parue en petit format dans *Flash*, puis dans son propre illustré (en 1963), toujours chez Artima⁸. Ce qui ne l'empêchait pas de fournir des histoires à *Hardi les gars* et *L'Astucieux* !

Gaston Niezab, après avoir été décorateur d'opéra à Paris, a travaillé de 1912 à

la fin des années 30 pour *L'Intrépide* et *Le Petit Illustré* des frères Offenstadt, ou *Le Bon Point amusant*. Il a créé ses premières bandes dessinées vers 1935. Pendant la guerre, il dessina pour *Gavroche*, *Pic et Nic* et *Fanfan la Tulipe*. Après la Libération, il passa à *Cœurs vaillants*, tout en travaillant pour *France Soir* Il a dessiné certains numéros de *Tarou fils de la Jungle* chez Artima. C'est aussi lui qui a fourni la première bande dessinée quotidienne française à suivre dans *France Soir*, le 23 juillet 1946.



Avec Les Presses de la Cité, Artima se lance dans la BD pour adultes. Ici, OSS.117.

Jean (ou Jen) Trubert⁹ (1909-1983) fut illustrateur, dessinateur (dessins humoristiques et BD) et peintre pendant soixante ans. Ce « régent des travaux pratiques des machines à peindre » du Collège de pataphysique a collaboré à plus de cent périodiques. Avant de se lancer dans la bande dessinée avec *Verdevase* et *Bidar* dans *Jeudi* en 1933, il avait fait du dessin publicitaire avec Alain Saint-Ogan, puis publié des dessins humoristiques tant dans la presse parisienne que londonienne, tout en menant une carrière de boxeur professionnel (101 combats). Pour Artima, il a dessiné *Les Étourderies de Riqui Puce* et *Riqui Puce au Pôle nord*, deux albums de 16 pages, format 245 × 329 mm, parus l'un en 1945, l'autre en 1946. L'un de ses titres de gloire est d'avoir repris *Bécassine*, sur

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

les instances de Pichon. Un autre d'avoir mené la lutte au nom du Syndicat des dessinateurs de presse contre l'invasion des bandes dessinées américaines, puis d'avoir obtenu le vote de la loi qui assimilait les dessinateurs aux salariés, et leur inscription aux assurances sociales (6 août 1963).

Artima a employé d'autres dessinateurs. Faire passer des séries d'un format à un autre, adapter des bandes dessinées étrangères nécessitaient d'ajouter ou de supprimer des cases, de créer des transitions, de remplacer des dessins jugés trop osés, de vêtir des dames trop dénudées ou de faire disparaître revolvers et seins trop apparents, Artima-Arédit avait donc besoin de dessinateurs pour retoucher les BD qu'elle publiait. Bonte et Cold sont de ceux-là. Bonte écrit, dans le n° 1 de *Séduction de l'innocent*, un fanzine watrelosien dont il était un des créateurs: «À l'époque [...], je bossais aux éditions Arédit avec Cold, dans une saine ambiance de productivité et entre deux retouches sur quelques obscurs comics de la Marvel; nous partageons notre passion pour des gens comme Giraud, Franquin ou Jijé, (à qui nous vouions un culte sacré) et dressions des plans futurs dont le moindre était ni plus ni moins de prendre leur relève, et le plus mégalo de devenir riches et célèbres.»

Benoît Bonte¹⁰ est né en 1958 à Tourcoing. Au début des années 1980, il dessinait chez Artima-Arédit des cases raccords et des couvertures. Puis il travailla dans la publicité et la VPC, tenta en vain de placer son travail personnel (scénarios de Jean-Pierre Croquet) dans la presse locale, mais réussit enfin à faire publier des récits complets dans *Circus*. Par la suite, il a fait paraître sept albums, sept aventures de Sherlock Holmes, publiées par Lefranc à Bruxelles, puis par Soleil à Toulon. Il a également mis en BD une biographie de Jerry Lee Lewis, et a participé à l'album *Les Chansons en imaches de Raoul de Godewarsvelde*. Il fut également le bassiste du groupe Bâton rouge, et est l'un des organisateurs du salon de la BD de Lys-lez-Lannoy «Bulles en Nord».

Francis Cold est né en 1955. Il réalisa sa première bande dessinée (non publiée!) à 13 ans. Contrairement à Bonte, il réussit à vendre une histoire à *Nord Éclair*

Hebdo (1972-1974). Il entra chez Artima-Arédit en 1976, où il rencontra Benoît Bonte et Dallonge. On le trouve ensuite dans les pages de *Cactus mécanique*, de *Submarine*, puis de *Psykopat*, *Circus* et *Censuré*. Il participa à la collection *Villes en guerre* (Tourcoing) des éditions du Téméraire. Puis il dessina deux albums pour Soleil (scénario Croquet). Il vient de publier aux éditions Moule à Gaufre de Nancy *Verdum, tout le monde descend* (2013), vision délirante de la grande boucherie: «je voulais faire une BD qui dénonce [...] l'hypocrisie et la lâcheté des généraux bien au chaud à l'abri», et cette année, chez le même éditeur, *Tueurs en scierie*, les aventures de deux policiers, les frères Palindrome, frères jumeaux siamois.



À la fin des années 70, Arédit adapte les productions Marvel.

Peu de points communs entre le travail, chez notre éditeur, des dessinateurs des années 40 et ceux des années 70. Pour les premiers, la liberté, la création (en se coulant tout de même dans le moule des séries pour lesquelles ils dessinent). Pour les seconds, du dessin à la «manière de», des copies, du lettrage, etc.

■ Revues ou albums ? Presse périodique ou pas ?

L'incertitude dans le vocabulaire (qui est aussi celle des éditeurs) traduit une hésitation à qualifier les productions Artima-Arédit. Sont-ce des revues, ou des «albums»? Il est en fait impossible

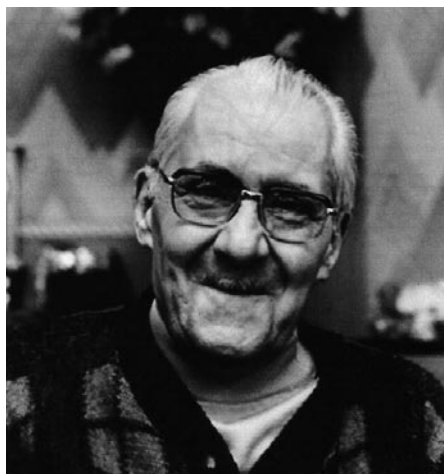
de répondre de manière univoque à cette question. Toutes ces séries sont des publications périodiques; certaines ne contiennent qu'une seule histoire en bandes dessinées; d'autres plusieurs histoires différentes, parfois à suivre; les éditeurs y ont parfois ajouté du texte (petites nouvelles, blagues, etc.); les héros sont souvent récurrents, mais pas toujours. Qu'en conclure? Le fisc a tranché pour Émile Kreisbilk et ses collègues. En octobre 1976, dans «*Vous avez trahi*», un volume Comics Pocket de la série OSS 117, la rédaction se plaint et explique la raison de «l'énorme augmentation [du] prix de vente de cette brochure». Jusque-là, les «brochures de la série Comics Pocket étaient considérées comme des périodiques et de ce fait exonérées de la taxe sur la valeur ajoutée. Brutalement, un organisme administratif, appelé Commission paritaire, a pris la décision de supprimer les numéros d'inscription comme périodiques à de nombreux titres de revues, entre autres Comics Pocket». L'«organisme administratif» est bien sûr la commission paritaire des publications et agences de presse, que Fisc et PTT doivent obligatoirement consulter à l'époque, sans être tenus par ses avis (les choses changeront après le 18 mai 1979, à la suite d'un arrêt du Conseil d'État). «On voulait nous imposer un maximum de 50% des pages de récits de bandes dessinées, les 50 autres devant être composés obligatoirement d'articles de variétés, de textes divers, comme vous en trouvez dans vos hebdomadaires éventuels.» Suit un passage incompréhensible: l'administration voudrait taxer à 20% les *Comics Pocket*, alors que les «ouvrages de librairie» ne le sont qu'à 7%. «Décision arbitraire, s'écrie l'éditeur, qui met entre les mains de quelqu'un ayant des pouvoirs énormes» celui de décider de la vie et de la mort d'une publication. De plus, la poste s'aligne et refuse le port à prix réduit. «Comprenez qui voudra mais c'est à ce genre de chose que les chefs d'entreprises français se voient de plus en plus souvent confrontés, abus contre lesquels ils s'insurgent, mais sans jamais parvenir à se faire entendre, ni comprendre. Nous ne pouvons que nous résigner, subir et par conséquent, vous faire subir». En fait Artima-Arédit ne se «résigne» pas: «nous avons entrepris

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

2 – Lille : Qui se souvient de Baby Police ?

par Bernard Grelle

Des périodiques de bandes dessinées édités à Lille juste après la guerre ? Vous plaisantez ! Ça se saurait ! Et pourtant, c'est vrai. C'est ce qu'on découvre en consultant le catalogue de la Bibliothèque nationale de France. Malheureusement, la bibliothèque municipale de Lille n'a pas gardé trace de ces publications.



René Brantonne (1903-1979).

En 1947, paraissait à Lille un nouvel illustré, *Baby police*, lancé par les éditions Dauchy et Conan, 12, rue des Tours. La revue n'eut que quatre numéros, imprimés en partie en couleurs, de format 21 × 27 cm – la notice ne précise malheureusement pas si c'était un format à l'italienne («paysage» en langage moderne), comme c'était le cas chez Artima et d'autres éditeurs de bandes dessinées à l'époque, ou un format «à la française» («portrait»). Ces fascicules de récits complets racontaient *Les Aventures extraordinaires de Michel Rolor, détective amateur*. Le texte était de Bernard Ferté et les dessins de René-Louis Brantonne (1903-1979). Si je ne sais rien du premier, Brantonne est par contre très connu dans le milieu de la BD. Deux bandes dessinées complétaient ces fascicules, *Le Chercheur d'or de Saint-Yrieix* et *Jeerycan le gangster*. En 1947 et en 1948, deux fascicules

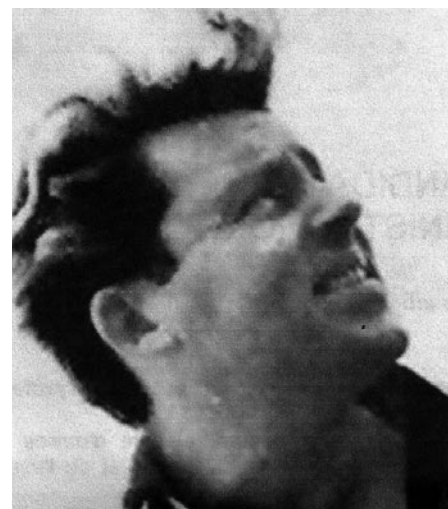
in-4° d'une autre série de bandes dessinées, sous le titre générique de *De l'aventure, du risque : le récit complet*, virent le jour à Lille, toujours chez Dauchy et Conan. Le texte était de Dantin, les dessins de Brantonne et Le Guen, On y trouve deux bandes dessinées : *Amedi, le terrible flibustier de Gascogne* dans le premier volume, et *Le Monstre de feu* dans le deuxième.

Il semble bien que ces deux séries de BD soient les seules productions de cette maison d'édition. Il n'y a pas d'autre trace de cette maison d'édition à la BnF, et aucune à la bibliothèque municipale de Lille. Mais nous n'en saurons pas plus, pour l'instant, sur ces trois titres, faute d'avoir pu les consulter.

■ Les dessinateurs

Après deux années aux Beaux-Arts de Paris, Jef De Wulf, alias Brantonne, se lança dans la publicité. Il travailla pour Esso Standard, et dessina des affiches pour les films de la Paramount. Il débuta sa carrière de «bédéiste» en 1940 dans *Les Grandes Aventures*, puis dessina pour *Pierrot, L'Aventureux, Tarzan, L'Audacieux*, et copia sur calques les aventures de *Superman* et *King, roi de la police montée* à la demande de Del Duca, dont les journaux paraissaient encore en zone libre. Après la guerre, Brantonne publia une série de récits complets, travailla pour la presse quotidienne – il est resté célèbre pour ses

récits en bandes verticales –, illustra des couvertures de livres, et à nouveau des affiches de films. Il travailla aussi pour les éditions Artima de Tourcoing au moment où paraissait *Baby police* à Lille.



Pierre Le Guen illustra près de 200 romans pour la jeunesse.

Pierre Le Guen n'avait que 17 ou 18 ans lorsqu'il fut édité par Dauchy et Conan ! Ayant gagné à l'âge de 16 ans un concours organisé par la revue *O. K.*, il y fut engagé. Par la suite, il travailla pour *Pic et Nic, Vaillant, Coq Hardi, Formule 1, Pieds Nickelés magazine, Circus, Albator...* Très bon dessinateur réaliste, il a également illustré de très nombreux livres pour enfants. Il s'est retiré du métier en 1980. B. G.

Artima envahit la France...

Dans les années 50, les kiosques à journaux de la Francophonie furent envahis de comics en français, en noir et blanc. Le principal responsable : ARTIMA, une maison d'édition sise à Tourcoing et née sous l'occupation. ARTIMA signifie ARTisans en IMAgerie (sigle choisi parce que les Allemands ne permettaient pas de fonder d'entreprises autres qu'artisanales). Aux côtés de Tintin et Spirou que lisaient les enfants sages, les périodiques ARTIMA proposaient une BD à la carte : western, espionnage, guerre, sport, piraterie, jungle ou science-fiction. Chaque

fascicule à la couverture très colorée était consacré généralement à un genre précis et proposait un ou plusieurs récits complets ou à suivre. Lors de cet âge d'or, les titres, une bonne trentaine, rivalisaient de punch naïf pour capter l'attention des jeunes aventuriers en chambre : *Ardan, Atome Kid, Audax, Aventures Film, Aventures Fiction, Dynamic, Éclair, Flash, Fulgor, Hardy, Météor, Olympic, Ouragan, Panda, Sidéral, Spoutnik, Tarou, Tempest, Téméraire, Vengeur, Vigor*, etc.

D'après Roger Gaillard et Prokov
(Database du Loup)

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

3 – Cambrai : des « villes en guerre » aux manhwas

par Bernard Grelle

1989, bicentenaire oblige, la mairie de Cambrai commande à Norbert Seebacher, qui travaille à l'imprimerie municipale, une bande dessinée sur la Révolution à Cambrai. Cette BD doit paraître dans le journal municipal. Il confie la rédaction du scénario à son demi-frère, Christophe Lemaire. La bande réalisée, les deux frères ouvrent une souscription et la publie en album noir et blanc¹. S'adjoignant au passage un dessinateur, Olivier Gilleron, ils décident d'exploiter un créneau *a priori* rentable, pour eux qui ne disposent pas de fonds de départ : fabriquer à la demande des bandes dessinées racontant l'histoire des villes, moyennant une commande massive d'exemplaires, couvrant en tout – ou une grosse partie (je n'ai pas de renseignements précis sur le sujet) – les frais d'édition. Une SARL, la BREP-BURP est créée à Cambrai, 11, rue de Masnières, qui deviendra un peu plus tard Le Téméraire, transportée à La Sentinelle, près de Valenciennes. Christophe Lemaire, ancien professeur de comptabilité, est le gestionnaire de l'affaire ; Olivier Gilleron, qui a fait des études d'histoire, l'éditeur. Ils produisent ainsi une vingtaine d'histoires de ville, renouvellent le concept en créant la collection «Les Villes en guerre», puis décident d'éditer des comics américains et des *mangas*. Mais les affaires vont mal, et la raison sociale passe à l'imprimerie Grafic Hainaut à Vieux-Condé. Le Téméraire est mort.

■ BD américaines, japonaises et coréennes

Toujours à Cambrai, le 8 juin 2000, Catherine Scieux crée la Société d'édition et d'exploitation de bandes dessinées (SEEBD), domiciliée 73, rue de Masnières, mais dont l'activité s'exerce 53, boulevard Victor Hugo. La société se spécialise dans les séries de bandes dessinées américaines, japonaises (*mangas*) et, innovation, coréennes (*manhwas*). Elle va aussi éditer quatre revues, dont

trois au moins sont réservées explicitement aux adultes : c'est imprimé sur la couverture. Aucune ne figure aux catalogues des bibliothèques de la région. Elles ont pour directrice de publication Catherine Scieux, et pour rédacteur en chef Christophe Lemaire.



En novembre 2001, sort le premier numéro d'*Hentaïmag : le meilleur du manga érotique*². Cette revue qui aura trente et un numéros, de décembre 2000 à octobre 2003, se propose d'offrir à ses lecteurs les meilleurs *mangas* érotiques, mais aussi de faire découvrir les albums de la collection *BDrogène* que la SEEBD publiait par ailleurs. La première livraison (100 pages, 26 €) comportait en particulier trois histoires complètes en BD, un dossier «Qu'est-ce que le *hentaï*?», et un article «Les Sims³, jeu familial ou immoral?»; le numéro suivant contenait quatre histoires complètes en BD et un article sur «La censure au Japon». Dans le numéro six, on trouvait, outre les BD de rigueur, un article sur *Cream lemon* (une série de films d'animation à caractère érotique ou pornographique en quarante épisodes), dans le septième une BD de Kondom

(*Bondage fairies*), et une autre de NewMen (*Junkie teacher/Secret plot*), et des articles sur le studio Walaby, le «girl power» et la parodie au Japon. Et ainsi de suite... Il est à noter que les histoires pouvaient être «à suivre». Quelques-unes ont été reprises en album dans la collection *BDrogène*, ou dans *X-Trême manga*.

Cette dernière revue connut au moins trente-neuf numéros, (si l'on en croit la Bibliographie nationale française)⁴, ce qui surprend. Le numéro 1 est daté de novembre 2001 alors que le numéro 39 aurait paru en mars 2005. Or la SEEBD a abandonné la publication de *mangas* érotiques en 2003. Il en coûtait 30 F tous les deux mois au lecteur qui avait droit à de longs récits complets, en particulier des «*ecchi manga*» (récits humoristiques à caractère sexuel) ou des compilations d'histoires parues dans *Hentaï mag*.

Parodie XXX compta sept numéros, de l'été 2002 à janvier 2004, le dernier accusant un retard de six mois. Dans le numéro 4, par exemple, on pouvait lire des aventures de *Sailor Moon* et un article sur *King of Fighters* (un jeu électronique). Ce numéro coûtait 4,20 €, contre 6 € pour le premier numéro.

Tokebi magazine, 100 % manhwa est la quatrième revue de la SEEBD, qui naît au moment où les trois premières disparaissent. C'est un magazine (25 cm, vendu 5,90 €) de prépublication assurant la promotion des séries publiées par le label du même nom, et dont le premier numéro est daté de juillet-août 2003. La revue connaît trente numéros, avant de disparaître en septembre 2006. *Tokebi magazine* tire «d'abord à 30 000 exemplaires, [mais] il n'arrivait pas à atteindre le seuil de rentabilité nécessaire à sa survie. Le numéro 6 sera le dernier proposé en kiosque. Le magazine disparaîtra alors pendant trois mois. Le numéro 7 sera distribué en librairie en mai 2004, sous le titre de *Tokebi génération*. Cette nouvelle formule, plus épaisse, propose aussi un poster et un concours permettant de gagner un lot. Par contre, le tirage

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

a été revu à la baisse : 8 000 exemplaires. L'édition en librairie permet de cibler les meilleures zones de vente, et de mieux mettre en valeur le magazine», rapporte Nicolas Penedo dans *Animeland*. Au fil des numéros, Christophe Lemaire, aidé par René Park, un Coréen, tente de faire connaître la civilisation et la société coréennes. C'est ce qu'il déclare dans une interview réalisée par Trent pour *Manga Gate* (25 juin 2004). Le premier numéro de *Tokebi magazine* comporte tout naturellement un dossier sur l'histoire du *manhwa*. On y publie aussi le début de plusieurs séries de bandes dessinées (*Priest, Eternity, Ragnarok*), des articles sur des « anime » (films d'animation) et des jeux. Autre exemple, le numéro 36 contient le troisième volet d'un reportage sur le jeu vidéo en Corée, un deuxième sur le festival du film asiatique de Deauville, quatre bandes dessinées (*Bibi, Banya, Wild School G-School, et Daddy long legs*), et un *manhwa* historique, sur fond de pouvoir chamannique et de sabre, *La Dynastie des Son*.

Cependant l'activité principale de la SEEBD est de publier des albums. Pour ce faire, elle a créé des « labels ». Tout d'abord Bulle dog, qui publie des comics américains, puis BDrogène (*hentai* japonais), Akuma et Akiko (*mangas*), Kabuto (*shonenmanga*, un *manga* pour les adolescents), Tokebi (*manhwa* pour les garçons) et Saphira (*Sunjeong manhwa*, pour les filles).

■ Le dépôt de bilan

La fondatrice, Catherine Scieux, était directrice-gérante de la société et aussi directrice de publication des revues. Cette création fit d'elle la lauréate d'un prix de 2 500 € décerné par le Conseil général du Nord à une femme créatrice d'entreprise en 2002. Elle quitte, semble-t-il, la société en 2005. Christophe Lemaire, gérant de la BREP-BURP puis des éditions du Téméraire de juillet 1997 à mai 2000, fut l'un des rédacteurs de *Yoko : BD et mangas* qui parut de 1995 à 1997. De mai 2000 à 2008, il est directeur général puis gérant de la SEEBD. Parallèlement il a créé en 2005 à Roubaix une autre maison d'édition, L'Érudit, qui vécut trois ans. Après la liquidation judiciaire de la SEEBD, il occupa de septembre 2008 à juillet 2011 un poste de cadre aux éditions Kantik,

autre maison d'édition cambrésienne spécialisée dans l'*heroic fantasy*, puis après la disparition de Kantik en 2011, il passe aux éditions Physalis, autre maison de bandes dessinées, comme cadre commercial. Le personnel de la SEEBD a compté jusqu'à douze collaborateurs, dont une secrétaire de rédaction-maquetiste-responsable éditoriale, un responsable du marketing, un traducteur pour l'anglais et le japonais, des photographes, des infographistes dont Norbert Seebacher, qui exerça ensuite la même fonction chez Kantik (il aura alors élargi sa palette artistique, peignant, sculptant, faisant des montages photos), et bien sûr René Park, un Coréen qui, comme Christophe Lemaire le reconnaît, est bien utile lors des voyages à Séoul pour discuter des contrats de licence. René Park, arrivé en France en 2001 pour perfectionner son français, travaille comme agent littéraire. En 2002, Christophe Lemaire le rencontre au Salon du livre de Francfort et l'engage, conscient des possibilités nouvelles qu'offre le *manhwa* coréen, puisque le marché du *manga* japonais étant saturé.

En 2005, la SEEBD faisait un chiffre d'affaires de 3 800 000 €, en augmenta-

tion de 11,25 % sur l'année précédente. Par contre, le résultat net diminuait lui de 16,67 %. La même année, la maison d'édition marseillaise Soleil achète 50 % du capital de la société, mais se désengage en mai 2007. Le 22 juillet 2008, la SEEBD était mise en liquidation judiciaire. Les passionnés s'y attendaient depuis un certain temps : les retards d'édition s'accumulaient, des séries annoncées ne paraissaient pas... Certains internautes avaient même l'explication : « Simple, mauvaise gestion de la part des personnes de Soleil ; qui ont créé des dettes pour le groupe auprès des imprimeurs divers, du coup plus personne ne voulait imprimer du SEEBD. Regardez les imprimeurs indiqués ; vous verrez qu'ils changent souvent... »

René Park décida alors de créer une nouvelle maison d'édition, Samji. Il négocia pour son compte cette fois avec les Coréens, et réussit à vaincre leur méfiance. Il redonna vie aux labels Tokebi et Saphira, reprenant la publication des séries restées en panne, à la grande satisfaction des lecteurs. Cette nouvelle aventure dura moins de trois ans. En 2011, Samji déposait son bilan.

B. G.

■ Bibliographie

- « Le Téméraire fait vivre l'histoire en B.D. », *La Voix du Nord*, 4 et 5 décembre 1994.
 Meurin, Nicolas, « Le Téméraire n'a peur de rien, DDO, janvier-mars 1999.
<http://www.mangagate.com/interview/editeur/tokebi/christophe-lemaire-2005-02-25-23.html>
<http://www.manga-news.com/index.php/serie/Tokebi-Generation>
<http://www.mangagate.com/interview/editeur/tokebi/christophe-lemaire-2004-06-25-22.html>
<http://dictionnaire.sensagent.com/Liste%20de%20termes%20sexuels%20japonais/fr-fr/>
<http://fr.viadeo.com/fr/search/rc1/fr/Seebd/fr/>
<http://sophieferrier.wordpress.com/2013/02/26/norbert-seebacher-un-artiste-pas-comme-les-autres/>
<http://www.manga-news.com/index.php/actus/2008/10/02/Rencontre-avec-Rene-Park-pour-Samji-Editions>
<http://omouyaoi.e-monsite.com/page/content/les-editions-samji.html>

1. Christophe Lemaire (scénario), Norbert Seebacher (ill.), *Cambrai sous la Révolution : 1789-1989*, Cambrai, Ch. Lemaire, 1989, 24 p., ill, 30 cm.
2. Dans l'univers des amateurs de *mangas, hentai* sert à désigner des bandes dessinées ou des films d'animation à caractère érotique.
3. « *Les Sims* est le premier volet d'un jeu de simulation de vie qui propose de gérer la vie de personnages virtuels appelés Sims. Il n'existe aucun but défini dans *Les Sims*, le jeu laisse entièrement libre le joueur de faire mener à ses Sims la vie qu'il désire. À travers une vue de dessus, le joueur contrôle indirectement une famille de Sims en donnant des directives à chaque membre de la famille ou en leur laissant leur libre arbitre. Une partie n'a pas de fin définie, et se termine lorsque toute la famille du joueur est morte ». (Wikipedia).
4. Je n'ai pas trouvé ce titre sur le catalogue de la BnF.

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

4 - Roubaix : Ankama, du jeu aux revues

par Bernard Grelle

«Ils étaient trois garçons...», dit la chanson. Dans cette aventure, ils étaient deux, Antony Roux et Camille Chafer, qui s'ennuyaient dans une *web agency* lilloise. Ils aimaient s'amuser et jouer à des jeux électroniques. Antony Roux remplissait des carnets de croquis d'un univers d'*heroic fantasy* loufoque, à partir duquel il créa un jeu, *Duel*, qui devint très rapidement Dofus, qu'il développa avec son compère. Le duo devint trio lorsqu'Emmanuel Darras les rejoignit¹. On était en 2001, et la société Ankama, acronyme des premières syllabes de leurs trois prénoms, était née. 3 000 € de capital pour démarrer, et des indemnités de chômage pour manger et payer le loyer pendant trois ans.

Leur jeu présentait plusieurs particularités : il était gratuit, du moins pour commencer, n'était pas gourmand en ressources électroniques, et les créateurs sollicitaient les joueurs : il était tenu compte de leurs remarques lorsqu'elles étaient pertinentes. Ainsi est né Dofus, un «monde chimérique, télescopage incongru de la légende arthurienne, de magie, de dragons, et de culture manga. La fantaisie est omniprésente. On y cultive assidûment un humour particulier, fait de jeux de mots potaches et d'autodérision²». Mais dès le départ, semble-t-il, l'idée d'Antony Roux (Tot) était de développer un «jeu en ligne massivement multijoueur» et de le décliner en de nombreux produits dérivés.

Depuis 2003, Ankama a grandi. En 2013, la petite équipe est devenue une entreprise de 439 salariés, selon *Nord Éclair*³. Et les joueurs passent à la caisse : si «les premiers pas sont gratuits, pour accéder à l'intégralité de ce monde addictif, il faut passer par la case péage. Les joueurs déboursent alors 5 euros pour un mois, 14,50 euros pour trois mois ou 48 euros pour un an⁴».

Ankama s'est installée au 75, boulevard d'Armentières à Roubaix, dans l'ancienne usine textile Vanoutryve rénovée. C'est bien sûr l'entreprise phare de la «Plaine images» de la zone de l'Union de Roubaix-Tourcoing. Les créateurs sont devenus millionnaires. «En 2011,

ils occupaient déjà la deux cent quarantième place dans le sérail des cinq cents fortunes professionnelles de France, selon le magazine *Challenges*. Leur fortune à l'époque ? 130 millions d'euros, 150 l'année suivante⁵.»

■ Les jeux

Le premier jeu est donc Dofus, un MMORPG, «acronyme de l'expression anglaise *Massively Multiplayer Online Role Playing Games*, signifiant “jeux de rôle en ligne massivement multijoueurs” [...]. Le joueur est censé incarner un personnage [choisi dans une “classe”], doté d'une personnalité, et jouer le rôle du personnage dans le monde virtuel⁶». Dans ce jeu, le joueur fait évoluer son avatar dans le Monde des Douze dieux et recherche des œufs de dragons, les «Dofus». Ce jeu ne se prend pas au sérieux. L'une des déesses se nomme Eniripsa (elle possède des connaissances médicales infinies ; Eniripsa = aspirine). Le dieu Xelor (Rolex) sait détourner le temps. La déesse Cra est armée d'un arc... Et comme l'écrit Antony Roux : «dans le Monde des Douze, l'imagination a formé l'univers à sa mesure. Le seul problème est qu'elle ne devait pas avoir les idées très claires». Ces idées «pas claires» avaient déjà séduit plus de 40 000 000 de joueurs à travers le monde en 2011 !

Ankama inventa ensuite Dofus Arena, reprenant l'univers et les personnages de Dofus. Deux ou quatre joueurs se livrent des combats tactiques dans une arène. Les personnages ont des armes, toujours choisies avec le même sérieux : Osamodas (= sadomaso) se sert d'un fouet, Xélor d'un sablier, Ecaflip (pilface) utilise une pièce,...

Puis vint Wakfu. Mille ans après l'époque de Dofus, le monde a été dévasté. Le jeu se déroule sur une île dont on peut devenir gouverneur. L'univers de Wakfu fut annoncé comme un jeu plus mûr et plus complexe que Dofus, étant donné les interactions avec l'environnement : l'île pourrait même disparaître si les joueurs ne respectaient pas l'écosys-

tème. «L'idée de Tot [Antony Roux] était de faire en sorte que les *gamers* soient sensibilisés aux problèmes de l'environnement. Par exemple, si un groupe important de joueurs se met à couper tous les arbres d'une zone, il n'aura plus de forêt. Cela modifie l'univers du jeu et induit de nouveaux comportements pour le joueur, donc une nouvelle histoire⁷», explique Nicolas Devos, chargé de façonner l'univers de Wakfu (avec une cinquantaine de personnes en renfort). L'idée d'Antony Roux au départ, rappelons-le, était d'«inventer un jeu en ligne massivement multijoueur et [de] décliner de nombreux produits dérivés⁸». Faire du «*cross-media*, créer un contenu sur différents supports, série TV, jeu vidéo, film, etc.⁹».

Ankama a donc produit des albums papier réutilisant l'univers de Dofus et de Wakfu. Puis elle a édité d'autres mangas, en recrutant de nombreux talents issus souvent de la région : Bertrand Hottin, qui fait évoluer son Panda rescapé dans l'île de Pandala, une des îles du monde de Dofus, Souillon et son personnage Maliki, Run le Cambrésien et ses villes effrayantes, Florent Maudoux, un Lyonnais (*Freak's squeele*), les sœurs Debacker (primées par le ministère japonais de la Culture pour leur création *Kuma Kuma*, une œuvre dans laquelle les personnages de jeux vidéo interviennent dans la vie réelle), etc. En 2011, Ankama avait déjà vendu 1 000 000 d'albums selon *La Voix du Nord*.

Le jeu vidéo Kromaster, lui-même une déclinaison de Wakfu, a donné naissance à un «jeu de plateau», c'est-à-dire un jeu qui se joue autour d'une table, classé parmi les dix meilleurs jeux de ce genre par la revue américaine *Game informer*, la «Bible» des joueurs du monde entier.

■ Le cross media

Wakfu a été conçu simultanément comme un jeu vidéo et une série télévisée. Tot s'est alors associé à Méthod films, une société de production de films d'animation séduite par le concept. On a inventé «toutes sortes d'interactivités

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

entre les deux supports, des éléments cachés dans le jeu et révélés dans la série (telle l'astuce adoptée par un chevalier Iop pour échapper à une créature féroce), ou des messages informant les joueurs de la diffusion imminente d'un épisode. Le concept est rusé. Instaurer des liens entre le jeu et la série aura théoriquement pour effet de déclencher une sorte d'appel d'air entre leurs publics respectifs. Et donc de gonfler à la fois l'audience de la chaîne et la fréquentation du jeu vidéo en ligne¹⁰. Ces dessins animés ont été diffusés par France Télévisions (FR3 et FR4, 1 000 000 de spectateurs par semaine). Ils viennent d'être référencés par Netflix, le réseau de diffusion de films à la demande qui s'installe actuellement en Europe. Et Ankama a dans ses cartons de nouvelles séries en 2D, en 3D, des collaborations avec des Japonais... Mieux, plusieurs films grand-écran sont en préparation. «Enfin, il y a le *stopmotion* avec *Debil Starz*. Il ne s'agit pas encore d'une branche très développée chez Ankama, mais c'est un peu la madeleine de Proust d'Anthony, Camille et Emmanuel. Il s'agit du procédé de film image par image avec des petits personnages en pâte à modeler dans des décors entièrement fabriqués sur place, comme dans *Wallace et Gromit*¹¹». *Wakfu* a également donné naissance à une série de bandes dessinées nommée *Wakfu Heroes*, chaque tome reprenant l'histoire d'un des personnages secondaires de la série animée *Wakfu*; il faut y ajouter un jeu de cartes à collectionner, *Wakfu TCG*; et une collection de figurines des personnages les plus populaires de ces différents jeux. Enfin Ankama s'est dotée de deux labels musicaux, *HipHipHip* et *Bish-Bish*.

■ Les revues

Dofus Mag

En 2007, sortait *Dofus Mag*, le premier magazine édité par Ankama Presse, une filiale créée pour l'occasion. Ankama Presse est née pour poursuivre la stratégie *cross media* de l'entreprise. Dotée d'un capital de départ de 150 000 euros (cinquante fois plus que le capital de départ de la société Ankama en 2000!), c'est une société par actions simplifiées à actionnaire unique, comme toutes les autres filiales d'Ankama. Elle est spécialisée dans l'édition de périodiques et de magazines.

Dofus Mag, comme les publications qui suivront, est un «mook», mot forgé par Ankama et associant magazine et *book*, c'est-à-dire une revue épaisse (environ 120 pages), généralement trimestrielle, bien reliée, très détaillée et bien illustrée, vendue en librairie, dans les grandes surfaces culturelles et les kiosques de gare. C'est une forme fréquente des publications japonaises ou chinoises¹².



Le premier magazine publié par Ankama en 2007, *Dofus Mag*.

Ankama lança d'abord, en juillet 2007, un numéro 0, tiré à 8 000 exemplaires. Celui-ci se présentait alors comme «le magazine officiel de Dofus, Dofus Aréna et Wakfu». Il était fort de 114 pages sur papier glacé, toutes en couleurs. Le directeur de la publication était naturellement Antony Roux, la rédactrice en chef Bounthavy Suvilay, une agrégée de lettres, qui a été chargée de cours dans différentes universités parisiennes et à Lille III.

Antony Roux y présente sa société : «née au pays des hauts-fourneaux et du textile, Ankama est une petite entreprise qui ne connaît pas la crise». Selon certains, *Dofus Mag* est une véritable bible pour les amateurs de Dofus. D'autres «ceux qui ne jouent pas à Dofus verront en ce magazine un bel *artbook* présentant de grands visuels de dessins signés par de nombreux ouvriers de la cause. [...] Et même si vous pensez, parce que vous n'êtes ni *hardcore gamer*, ni *casual gamer* [accro au jeu ou joueur occasionnel], que les numéros suivants ne seront pas d'un grand intérêt, n'hésitez quand

même pas à vous procurer ce tome 0 plein de beaux dessins et appelé, pour sûr, à devenir collector¹³!»

Les numéros qui suivront, vendus 7,90 euros, seront bâtis sur le même modèle. Ce sont tout à la fois des guides pour les joueurs et des recueils de belles illustrations dans lesquels les graphistes d'Ankama donnent libre cours à leur imagination. On y trouve aussi des bandes dessinées (dans le numéro 40, un roublard – un des personnages du jeu Dofus – torture Antony Roux pour qu'il lui augmente ses pouvoirs, afin qu'il puisse «défoncer tout le monde»); on y trouve aussi des conseils pour jouer (pour combattre les monstres-citrouilles du potager d'Halouine dans le n° 30 d'octobre-novembre 2012 par exemple); des joueurs expérimentés expliquent comment ils ont gagné un niveau supérieur; Ankama dévoile ce qui attend les joueurs : «des *making of* vous permettant de comprendre comment nous travaillons et vous tenant au courant des diverses mises à jour en cours de création (n° 1)». On y trouve parfois des cadeaux, des posters, des *paper-toys* à découper et monter, ou des DVD permettant d'installer des extensions de Dofus ou Dofus Aréna, des mini-jeux comme «Eat my tofu», des «webisodes» animés pour donner un avant-goût de la série télévisée *Wakfu*, etc. On y met même en garde les joueurs qui se laisseraient entraîner trop loin par le jeu : il ne faut pas confondre jeu et réalité; des «couples dofusiens» se forment parfois dans la «réalité virtuelle», qui se défont vite dans la réalité; ou pas.

Dofus Mag paraît toujours, et le numéro 41 est sorti en août-septembre 2014 : «Ce numéro s'adresse aux amoureux et défenseurs de la nature! La Baleine du Monde des Douze, ce célèbre cétaqué objet de mille et un fantasmes, fait enfin son entrée en scène! Dommage que ce soit au cœur d'une tragédie... Mais ne sortons pas les violons trop vite! Le Capitaine Pol Ouatnos, son équipage du Chafer des Mers et vous-même allez pouvoir mettre vos talents au service de la vie du mythique mammifère marin...», nous apprend le site de vente d'Ankama¹⁴.

Wakfu Mag

En 2012, Ankama Presse décidait de doubler *Dofus Mag* par un deuxième magazine dédié à *Wakfu*. Le premier numéro *Wakfu Mag*, le magazine officiel des

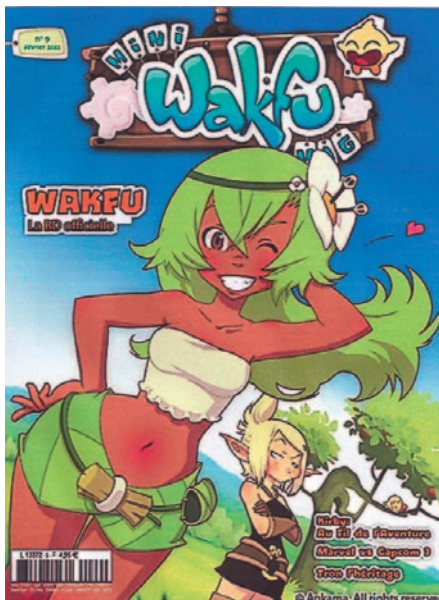
L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

joueurs de Wakfu (mai-juin 2012) est annoncé ainsi : ce sont 112 pages « de trucs et astuces, de conseils, d'aides de jeu, de prépublications des comics Wakfu ou encore d'illustrations pour bien démarrer après le chaos d'Ogrest et participer à la reconstruction du monde. Écosystèmes, diplomatie, politique, news communautaires... Tout ce qu'il faut savoir sur le nouvel univers d'Ankama est à retrouver tous les deux mois dans le *Wakfu Mag* ». En fait, ce nouveau magazine ressemble beaucoup à *Dofus Mag* : bimestriel lui aussi, même présentation, même équipe rédactionnelle, mêmes intervenants, mêmes illustrations délirantes, mêmes renseignements sur le jeu éponyme. Le dixième numéro, sorti en novembre-décembre 2013, est le dernier publié. Les deux magazines étaient sans doute trop semblables.

Mini Wakfu Mag

Mini Wakfu Mag est d'une conception légèrement différente. Il vécut d'avril 2010 à novembre-décembre 2011, soit seize numéros. Le public visé, de sept à quatorze ans, était plus jeune que ceux de *Wakfu Mag* ou *Dofus Mag*. Le magazine paraissait dans un format plus petit que ses deux aînés (116 pages dans un format 17 × 23 cm), « assez petit pour être emmené partout », et voulait être lu aussi bien par les filles que par les garçons. « *Mini Wakfu Mag* a une démarche distractive et qualitative grâce à une ligne éditoriale invitant à la curiosité et au partage. La publication porte une attention particulière à la réalisation de l'objet (maquette, papier, ...) afin de sensibiliser les enfants à une presse de qualité. » Celles et ceux qui lisaient le magazine devenaient incollables sur les univers Dofus et Wakfu. Ils y trouvaient aussi des critiques sur les derniers films, DVD et bandes dessinées sortis, leurs horoscopes (mais foin des poissons, gémeaux ou verseaux, vivent les Ecaflips ou les Srams), des leçons de mode (pour filles et garçons !), un courrier des lecteurs. Et l'on attendait les contes ou les nouvelles des lecteurs. Ils pouvaient surtout lire des bandes dessinées. Dans le numéro 3 par exemple, outre « *l'anime comics* de la série Wakfu [diffusée dans le même temps sur FR3], le magazine propos[ait] trois BD inédites : *Les Mini-Gardiens*, *Dash Panter* et *High Score Family*, créées en étroite collaboration entre les anima-

teurs de la série et les maquettistes en fonction des thématiques abordées dans le magazine ». En parallèle, Ankama avait



Mini Wakfu visait les 7-14 ans.

créé un site internet où les jeunes lecteurs pouvaient donner leurs avis, commenter leurs articles préférés, proposer leurs histoires ou leurs témoignages. Il s'agissait toujours de *cross media* : le périodique renvoyait à la série télévisée et au jeu ; la série donnait des indications pour jouer et incitait à l'achat de la revue, les trois médias se confortant l'un l'autre.

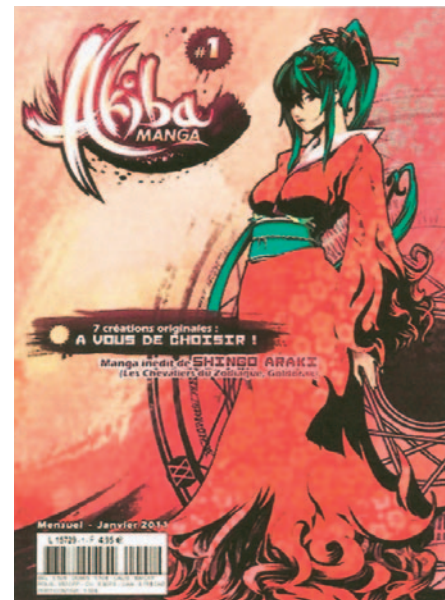
Akiba Manga

Le 27 janvier 2011, Ankama presse mettait en vente un nouveau mensuel. *Akiba Manga* était un magazine de prépublication de mangas, comme l'était le *Tokebi* de la SEEBD. Le magazine était vendu 4,95 €, moins cher que la plupart des publications de mangas en France. Les trente-deux premières pages étaient imprimées en couleurs sur papier glacé, le reste sur du papier de qualité moyenne, papier offset apparemment issu de papier recyclé, mais tout de même opaque, évitant de voir les dessins du recto par transparence.

Le premier numéro renfermait le début de sept histoires, occupant vingt pages chacune. Les lecteurs étaient invités à voter pour leurs séries préférées. Si une série terminait première cinq fois de suite, elle paraîtrait en album. Par contre, si une autre se trouvait être dernière quatre mois consécutifs, elle était éliminée. Autre originalité qui la différenciait de

Tokebi magazine, les mangas n'étaient pas achetés au Japon, mais étaient des créations originales : les scénarios étaient écrits par des auteurs français, et confiés à des dessinateurs japonais. L'histoire ayant récolté le maximum de votes devait faire la couverture du numéro suivant. Des problèmes de retard de livraison firent que cette règle ne fut pas toujours suivie. On y trouvait aussi des articles culturels, critiques d'« OAV » – c'est-à-dire des dessins animés sortis directement en vidéo –, des critiques de jeux vidéo, et des articles, comme une histoire succincte de la BD japonaise ou un article sur le nouvel an japonais.

En août 2011, sortait le 7^e numéro d'*Akiba Manga*. On y annonçait que la parution, de mensuelle devenait trimestrielle. À côté des mangas, on y trouvait « des conseils pour maîtriser le logiciel Manga Studio, des dossiers, et toute l'actu manga, jeux vidéo et anime ». En fait, ce numéro était le dernier. Dans un communiqué, Ankama expliqua : « les temps sont durs pour la presse en général, et malheureusement, *Akiba Manga* n'est pas épargné. »



Akiba Manga, mensuel de prépublication de mangas.

Peut-être les raisons de l'échec venaient-elles de plus loin. Gwenaël Jacquet écrivait, lors de la sortie du premier numéro¹⁵ : « Comme il est expliqué en préambule dans l'édito, toutes les tentatives d'édition de magazines de BD en France se sont soldées par des échecs. Ankama est réaliste sur ce projet ; tout le monde sait que ce sera dur, qu'il faudra

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

faire ses preuves. La prépublication de BD en France n'est pas un secteur porteur ; il n'y a pratiquement plus que la revue *Spirou* qui continue d'être distribuée en tant que magazine proposant de la création, mais il est devenu plus une vitrine pour son éditeur (Dupuis) qu'une véritable source de revenus. Au Japon, par contre, les différentes revues de prépublication de manga se vendent assez bien, malgré une baisse significative du tirage que l'on a observée ces dernières années. Les Japonais ayant souvent de longues heures à tuer dans le transport en commun, ils sont friands de magazines faciles à lire et vite consommés. D'énormes bacs récupérateurs de papier sont même disséminés aux sorties des gares : rien ne se perd, rien ne doit traîner. Le *manga* est, du coup, un excellent moyen de se divertir durant ces longs trajets chaotiques. Les histoires sont facilement repérables grâce aux différents papiers de couleurs répartis dans les magazines. Les séries sont analysées par les lecteurs et ils peuvent voter en retournant un coupon ; ceci afin de faire grimper leur série favorite et d'empêcher ainsi qu'elle ne soit supprimée dans les numéros suivants. Le succès d'un auteur tient réellement entre les mains de ses lecteurs. Il faut donc innover à chaque épisode et laisser un suspense permanent afin de se retrouver bien positionné dans le magazine. » À cet article fait écho un commentaire de lectrice qui signe « Brise », lu sur *Manga sanctuary*¹⁶ après la sortie du numéro 1 : « c'est si frustrant de ne lire qu'un chapitre ! Pour les chapitres que j'apprécie, c'est long d'attendre un mois pour avoir un chapitre de plus » et « 4,90 € pour quatre chapitres sur sept qui me plaisent. En espérant que le prix de lancement n'augmentera pas par la suite, car je ne suis pas sûre de vouloir à tout prix l'acheter. Pour l'abonnement, j'y ai pensé, mais je préfère voir si ça vaut le coup de continuer sur tant de numéros. J'attends d'en lire deux ou trois pour voir où se dirige l'*Akiba Manga*. » Beaucoup de lecteurs de *Tokebi*, le magazine de prépublication de *manhwas* de la SEEBD, tenaient le même discours...

AC mag, Maskemane, Remington, Boufbowl

Je n'ai aucun renseignement sur *AC mag* : le magazine de toutes les classes, même les (lops ?), périodique en cou-

leurs (25 cm), qui figure au catalogue de la BnF. Ce magazine, sans doute lié aux « Ankama conventions » a stoppé sa publication en 2011. On en connaît au moins trois numéros.



Un comics bimestriel réservé au plus de 11 ans, *Remington*.

Au catalogue de la BnF toujours, on trouve un *comics* bimestriel, *Remington*. Ce magazine qu'Ankama réservait aux plus de 11 ans était vendu chez les marchands de journaux 3,50 € pour vingt-quatre pages couleurs, l'abonnement coûtait 21 €. Ce périodique a vécu du 1^{er} décembre 2010 (n° 1) à octobre 2012 (n° 12). Le premier numéro a paru sous deux couvertures différentes (même dessin, mais couleurs différentes). Le scénario de ce premier numéro était dû à Tot (Antony Roux), « Comme d'habitude avec Tot, le récit est très rythmé et souvent très drôle » écrit Mickaël Géreaume sur *Planète BD*¹⁷. Le dessin est du graphiste espagnol Adrian. Remington Smisse est un personnage de la classe des « Roublards » (des voleurs) qui évoluent dans l'univers de Wakfu. Il est très doué dans son art et s'est lancé un défi : voler un Dofus (un œuf de dragon, pour ceux qui ne suivraient pas). Très intelligent, il est aidé par son frère Grany, qui a tendance à frapper avant de réfléchir. *Remington* a été décliné en figurines, contrairement à Grany.

La BnF fait également état de *Maskemane*, qui a été un *comics* bimestriel. Le premier numéro est sorti en février 2010.

Prix de vente et coût de l'abonnement étaient identiques à ceux de *Remington*, de même que le nombre de pages (vingt-quatre) en couleurs ; le magazine était également distribué dans le circuit « presse ». *Maskemane*, scénario de Tot et dessins d'un artiste chinois, Zhifeng Xu qui signe XZF, est un éternel combattant, et Ankama souhaitait que ses lecteurs aient au moins 14 ans. *Maskemane* « est un Zobal, c'est-à-dire un personnage qui tire son pouvoir du masque qu'il porte (il en possède plusieurs, et on veut les lui dérober). Ankama l'a utilisé pour familiariser son public avec cette nouvelle classe du jeu Dofus. [À l'époque de la sortie du *comics*] elle n'était accessible dans un premier temps qu'à ceux qui avaient acheté le « Pack Zobal » contenant le *Dofus Mag* numéro 20, le *Comics Maskemane*, une carte de loterie Dofus et surtout un code d'accès pour débloquent la classe Zobal. [...] Que ce soit sur le plan graphique ou du scénario, *Maskemane* est probablement le meilleur des trois *Comics Wakfu* lancés par Ankama en 2011¹⁸ ». La dernière livraison (n° 12) a paru en décembre 2013.

Harry Potter avait le « kiddish », qui se joue sur un balai volant, sorcellerie oblige ! Dofus devait donc aussi avoir son jeu¹⁹ : c'est le boufbowl, jeu qui mélange football, handball et balle au prisonnier. Imaginée par Maxe (*sic*) L'Herminier, dessinée par Grelin, qui travaille aussi pour Glénat et a été publiée par Soleil éditions, cette série n'a eu que quatre numéros de juin à décembre 2011. Selon le catalogue de la BnF, cette publication était encartée dans *Dofus Mag*.

IG Magazine et Hey !

IG Magazine et *Hey !* sont deux publications qui ne sont pas liées à Dofus, quoique éditées par Ankama. Elles ne s'adressent pas non plus aux enfants, et je ne les cite que pour être complet.

IG magazine, *l'esprit du jeu vidéo*, console, PC, portable a vécu vingt-sept numéros de mars 2009 à août 2013, auxquels il faut ajouter quelques numéros spéciaux. « *IG Magazine* propos[ait] un autre regard sur le jeu vidéo avec ce bimestriel luxueux de 240 pages sans pub. Rédigé par des journalistes professionnels du jeu vidéo et des personnes du métier, le contenu explor[ait] toutes les sphères du jeu. *IG Magazine* consid[er]ait le joueur comme un amateur

L'édition de revues de bandes dessinées dans le Nord Pas-de-Calais

éclairé de cet art. Il trait[ait] ainsi de ses métiers, de ses grands noms, des grands jeux du passé, du présent et du futur à travers des dossiers, des analyses et des critiques.» (extrait du groupe Facebook d'IG Magazine). Contrairement à ce qu'on pourrait penser IG Magazine n'était pas un support publicitaire destiné à valoriser les productions Ankama, ce qui fut remarqué et souligné en son temps par les lecteurs.

Le premier numéro de *Hey!* qui pourrait avoir pour sous-titre «modern art & pop culture», comme on le dit sur le blog, est paru en 2010. Ce trimestriel (23 × 30 cm) existe toujours. Il s'intéresse à l'art underground et à la culture populaire et présente aussi bien les arts graphiques (art urbain, illustration, graphisme, peinture, bande dessinée) que d'autres formes d'art, dont la sculpture, la céramique, le tatouage ou la taxidermie. Les créateurs de la revue la présente comme «un acte fort de protestation en direction des esprits favorisant le cloisonnement et le dogme esthétique. [*Hey!* laisse la parole aux] autodidactes, aux déviants, aux pratiques singulières, aux activistes, à la marge [...] renversant les valeurs établies du "beau", du "laid", du "bon" et du "mauvais goût.» (Wikipedia).

Antony Roux est naturellement le directeur de publication de toutes ces revues.

*
* *

Artima-Arédit, les éditions Dauchy et Conan, BREP-BURP, SEEBD et Samji appartiennent au passé; il ne reste plus



IG magazine, un périodique consacré aux jeux vidéo.

qu'à en faire l'histoire. Mais les éditions Ankama sont bien vivantes. On annonce déjà pour 2015 la sortie d'un film sur grand écran réalisé par Ankama. La presse s'extasie sur la réussite de la société, ses locaux avec sa garderie, son restaurant, sa salle de détente pour le personnel, une société où l'humour règne partout (à un journaliste parisien qui lui demandait pour quelles raisons il tenait à rester à Roubaix, Antony a

répondu: «le climat!»). Alors quelles surprises nous réservent encore les Roubaisiens? B. G.

■ Bibliographie et webgraphie

Mathieu Millecamps, «Antony Roux, d'Ankama: un créateur d'univers», *Nord Éclair*, 5 mars 2011, p. 2-3.

«Akiba manga, le mag de prépublication d'Ankama Éditions!», <http://www.manga-sanctuary.com/news/10068/akiba-le-mag-de-prepub-d-ankama-editions.html>

Galliano, Georges, «Un peu de texte dans un monde de manga», <http://www.ggaliano.fr/akiba-manga>

<http://www.manga-news.com/index.php/serie/Akiba-Manga>

http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2012/12/12/ankama-nerds-pas-de-calais_950719?page=article

Gwenaël Jacquet, «Akiba manga n° 1», <http://bdzoom.com/7801/mangas/zoom-manga-akiba-manga-n%C2%B01/>

«Le Groupe Ankama, notamment à l'origine des marques DOFUS, WAKFU et Krosmaster, lance Chacha, un univers moderne, design & trans-générationnel mettant en avant un petit chat noir. Les premiers produits de rentrée scolaire sont maintenant disponibles en magasin et une gamme de vêtements sera en vente dès 2015.»

1. Ce dernier fut remplacé aux finances par Olivier Comte en 2013. (Marc Grosclaude, «Après le départ d'Emmanuel Darras, le nouveau patron aux manettes d'Ankama se nomme Olivier Comte», *Nord Éclair*, 5 octobre 2013). Olivier Comte est alors nommé directeur général, «les deux cofondateurs d'Ankama, Anthony Roux et Camille Chafer, [...] se recentr[ant] sur leurs fonctions principales, respectivement directeur de création et directeur technique du groupe».
2. http://television.telarama.fr/television/21952-la_tele_se_console.php
3. Mascoli, Maxime, «Et Dofus conquiert le monde...», *Nord Éclair*, 21 août 2013, p. 6-7.
4. Benoît Simat, «Ankama: nerds Pas-de-Calais», 2012.
5. N. M. «Les fondateurs d'Ankama: Faire de l'argent est un jeu de grand», *Nord Way*, n° 22, septembre 2011.
6. <http://www.jeuxonline.info/lexique/mot/MMORPG>
7. «Nicolas Devos: l'historien de Dofus», *Lille Métropole info*, n° 57, décembre 2008, p. 32.
8. «Les fondateurs d'Ankama...», *op. cit.*
9. Mascoli, Maxime, «Et Dofus conquiert le monde...», *op. cit.*
10. http://television.telarama.fr/television/21952-la_tele_se_console.php
11. http://www.lavoixdunord.fr/Locales/Metropole_Lilloise/actualite/Secteur_Metropole_Lilloise/2011/02/27/article_plus-de-300-d-augmentation-de-chiffre-d.shtml
12. En France, l'un des tout premiers «mook» fut la revue *XXI*. Le «mook» se veut un remède à la dématérialisation et à l'obsolescence rapide de l'information.
13. Sbuoro, *in* <http://www.scenario.com/bande-dessinee/DOFUS+MAG-Tome+0-8535.html>
14. <http://www.ankama-shop.com/fr/159-magazines/6116-dofus-mag>
15. Gwenaël Jacquet, «Akiba Manga n° 1», BDZoom.com, février 2011.
16. www.Manga-Sanctuary.com
17. Mickaël Géreaume, «Remington T1», *Planète BD.com*, 23 novembre 2010.
18. <http://www.otakia.com/56492/produit/comics/maskemane-numero-12-wakfu-zobal-critique-analyse-resume/>
19. Tot (Antony Roux), le créateur de Dofus, dit lui-même puiser ses idées un peu partout, dans toutes les mythologies et mythes – cinématographiques compris, son désir étant de créer un monde comparable à celui imaginé par Tolkien.

Nos sociétaires publient...

■ La Presse française au défi du numérique

En 2013, 20,6 millions de Français possédaient un *smartphone* et 8,6 millions une tablette numérique. Si la consommation des médias demeure l'une de leurs pratiques culturelles préférées, l'écran y occupe désormais une place de plus en plus large, une personne sur deux suit en effet l'actualité par le truchement d'internet.

C'est à l'aune de ces chiffres en constante progression que Pierre Albert, ancien directeur, et Nathalie Sonnac, actuelle directrice de l'Institut français de presse, analysent, dans leur dernier ouvrage *La Presse française au défi du numérique*, «le mouvement de conversion» de la presse écrite française et la stratégie des éditeurs pour s'adapter au numérique.

La presse écrite voit son marché régresser dans tous les pays occidentaux. De plus, cette presse est maintenant en concurrence sur le même espace, le web, avec d'autres médias : radio, télévision, ... qui avaient, depuis longtemps, entamé son monopole, mais aussi avec de nouveaux rivaux nés d'internet, les sites en ligne, voire des lecteurs. Quant aux hébergeurs, qu'ils soient fournisseurs d'accès ou moteurs de recherche, ils ont de plus en plus tendance à diffuser des contenus tout en échappant à la responsabilité juridique et aux obligations réglementaires qui incombent aux éditeurs. En France, les effets de cette crise se conjuguent avec le délitement des systèmes mis en place à la Libération : éclatement de la fédération nationale de la presse, crise de la distribution, statut inadapté de l'AFP, ...

Pierre Albert et Nathalie Sonnac reviennent sur les nombreuses mutations techniques qu'a connues la presse écrite, l'évolution de sa consommation notamment face à l'émergence de la culture numérique, le bouleversement de la production et de la diffusion de l'information avec l'arrivée d'internet. Autant d'éléments qui obligent les entreprises de presse à adopter ce qu'ils appellent des «stratégies à 360°» : développement de nouveaux produits, transcription à l'identique du contenu sur internet, présence sur tous les supports

avec des contenus adaptés. La réponse des entreprises de presse peut également passer par des rachats de sites d'information, des partenariats entre sites.

Si la presse française n'a pas échappé à la mondialisation dans sa forme, dans son mode de gestion, ... le journalisme français a su préserver son originalité. Ce constat ne semble pas déplaire à nos auteurs au moment de brosser un panorama, en forme de triptyque, de la presse française en 2012 : les groupes de presse historiques, étrangers, ... ; les différentes catégories de presse : nationale, régionale, ... et même parallèle ; la presse en ligne : sites de presse imprimée, sites nés en ligne d'une véritable démarche éditoriale ou commerciale, portails ou agrégateurs.

Cet ouvrage est une vraie mine d'informations, il est notamment «illustré» de trente-deux tableaux sur les aides directes à la presse, sur l'évolution de la diffusion de la presse région par région, ... Il devrait faire le bonheur des étudiants, des enseignants et de tous ceux qui s'intéressent à la presse.

É. H.

Pierre Albert, Nathalie Sonnac, *La Presse française au défi du numérique*, Paris, La Documentation française, 2014, 204 p., 19,90 €



■ Les Dames de Femina. Un féminisme mystifié

Dans cet ouvrage, Colette Cosnier étudie de 1901 à 1914 une revue de luxe publiée par Pierre Lafitte. *Femina* est le premier projet de presse féminine d'un des initiateurs de la presse illustrée française. Le lectorat visé est celui de la femme et de la jeune fille mais ce bimensuel cible plus particulièrement les femmes bourgeoises, celles qui ont des domestiques, qu'elles soient parisiennes ou provinciales. Écrit pour les femmes, le magazine est largement réalisé par des hommes qui prenaient à l'occasion des pseudonymes féminins : Henri Barbusse, futur auteur du *Feu*, est l'un d'entre eux. Grâce à une étude minutieuse, l'auteur a pu nuancer l'image de ce bimensuel. Dans ce magazine féminin, très mondain, abondamment illustré et à la réputation moderniste, le féminisme affiché pose problème. Colette Cosnier décrit comment *Femina* publie avec succès des photos de la femme pionnière : l'aviatrice, l'avocate, la suffragette, l'Américaine... tout en célébrant la femme traditionnelle. Au fil des numéros, une représentation de la femme idéale se construit : charitable, gracieuse, aimable, bonne mère de famille, excellente maîtresse de maison qui veille au bien-être de tous. Le modernisme revendiqué ne chasse pas le conservatisme et l'étudiante coexiste avec la jeune fille occupée par ses travaux de broderie. Le titre parle donc de mystification parce que si la revue n'a certes pas ignoré le mouvement d'émancipation des femmes, il ne l'a pas défendu. L'auteur souligne ainsi l'incohérence de la ligne éditoriale. Mais, comme souvent dans l'écriture de l'histoire des médias, l'étude de la collection des numéros ne permet pas de répondre à toutes les questions soulevées. L'hypothèse des éventuels conflits internes entre un courant favorable à la modernité et un autre, défenseur de la tradition, n'aurait pu être confirmée ou infirmée que par la consultation de la correspondance de la rédaction.

Cet ouvrage comble une lacune. *Femina* magazine phare de son époque n'avait guère retenu jusqu'à présent l'attention des historiens. Basée sur de nombreux extraits et illustrations rendant la lecture agréable, cette étude contribue à l'histoire du féminisme, dégageant différentes représentations des femmes. L'auteur, professeur de littérature qui consacre ses recherches aux femmes du XIX^e siècle, s'est focalisé sur *Femina* en tant que document pour l'histoire des femmes à la Belle Époque, en tant que témoin d'un temps où la condition féminine évolue. Elle a volontairement délaissé d'autres approches comme celle de la place du magazine dans l'histoire de la presse, dans l'histoire de la presse féminine.

Marie-Christine Allart

Colette Cosnier, *Les Dames de Femina. Un féminisme mystifié*, Presses universitaires de Rennes, 2009, 308 p., 20 €



l'abeille Revue éditée par la Société des Amis de Panckoucke, 31, avenue de la Gare 59118 Wambrechies ■ ISSN : 1959-0245 ■ Directeur de la publication : Jean-Paul Visse ■ Ont participé à ce numéro : Marie-Christine Allart, Bernard Grelle, B.-M. Fargniers, Émile Henry, Jean-Paul Visse ■ Maquette : Triangle Bleu ■ Abonnements (3 numéros par an) : 15 € ■ Vente sur demande à la Société des Amis de Panckoucke ■ Avertissement : les textes sont publiés sous la responsabilité de leurs auteurs ■ L'ensemble doit être adressé à l'adresse électronique suivante : labeille5962@orange.fr ■ Les photos qui accompagnent les textes doivent être libres de droit ■ Blog : www.panckoucke.org